:08 8 OCTOBRE 1949 100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Libr

LES INCIDENCES POLITIQUES DE LA DÉVALUATION

M. Maurice Petsche, ministre des Finances, et M. Daniel Mayer, ministre du Travail, se séparent au sortir d'une des délibérations gouvernementales où ils ont âprement confronté leurs thèses sur le problème des salaires et des prix. Leur sourire ne serait-il que diplomatique ? Phot. Intercontinentale.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-10-6	3-4	3-10	3-19
	Un an...	5-1	6-8	7	7-18
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18 25	22
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

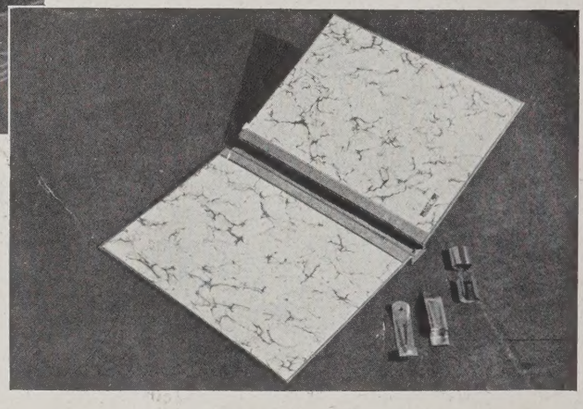
2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **465 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **475 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures la paire . . . . . **50 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bu eaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . **110** fr. | Pour **2** reliures. **140** fr.

Pour " France-Illustration littéraire et théâtrale "
N° 7 : une année . . . . . **385** fr.
Clefs de montage . . . . . **50** fr.
FRAIS D'ENVOI . . . . . **110** fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER



POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

IL VOUS FAUT UNE

RELIURE MOBILE ACLÉ

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

NOSTALGIE

— T'as été au Salon de l'auto ?...

— Non. Moi, les autos, ça m'dit rien !... Parle-moi du temps des équipages, ça, c'était du véhicule !...

VIEILLE VEDETTE

— Si vous l'aviez vue il y a quarante ans ! Auprès de son succès de jadis, celui qu'elle obtient encore n'est qu'un succédané.

— Oui. Un succès d'années !

CRI DU CŒUR

— Elève Pénible, résumez-nous en deux mots l'enthousiasme que provoque en vous la reprise des études.

— Vive la classe !

TOUT S'EXPLIQUE...

— Oui, mon vieux, tel que tu me vois, j' viens de « doubler » une « Rolls » !

— Toi ?

— Oui, qu'était en panne sur la route !...

ENFANTS TERRIBLES

LA MÈRE. — Oh !... les lessiveuses !... les guéridons !... les parapluies !...

— On s'amuse bien, maman ! On joue au « Salon de l'auto » !...

CINQUIÈME ANNÉE

NUMÉRO 208

8 OCTOBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

Phot. A. P.

MARIAGE D'AMOUR A LA COUR D'ANGLETERRE

Après la cérémonie en l'église Saint-Mark de Londres, où vient d'être consacré le mariage de George Henry Lascelles, septième comte de Harewood, neveu du roi d'Angleterre, avec une jeune pianiste d'origine viennoise, Miss Marion Stein, les nouveaux époux se rendent, avant leur départ pour Paris, à la réception offerte au palais de Saint-James par les souverains qui avaient assisté à la bénédiction nuptiale.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A NEW-YORK, les artistes de la chorale du Centre Rockefeller, revêtus de leurs longues robes, se sont fait applaudir au cours du festival donné en l'honneur des membres de l'Assemblée des Nations Unies.

A BUENOS-AYRES, le président Peron assiste au match de football qui opposait les deux meilleures équipes argentines : « Racing » et « River Plate », avec M^me^ Evita Peron, qui a donné le coup d'envoi.

A COPENHAGUE, l'interdiction de la circulation des chiens dans certains secteurs de la capitale danoise a provoqué une manifestation originale de mille « indésirables » conduits par leurs propriétaires.

A BEYROUTH, le président de la République du Liban, M. Bechara el Khoury, dont le mandat a été renouvelé, avant terme, pour une durée de six ans, quitte le palais du Parlement après la cérémonie.

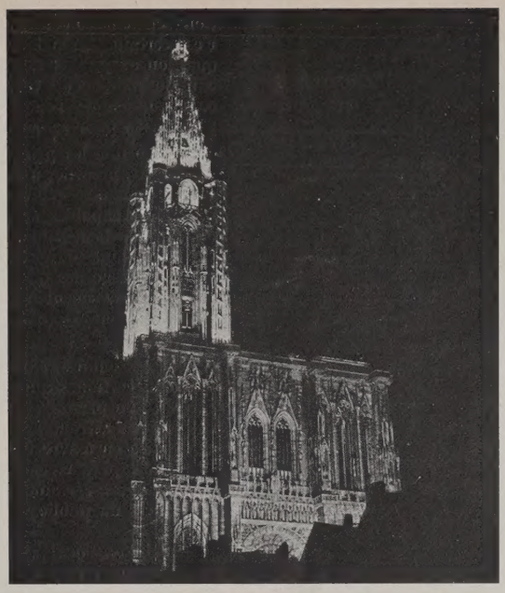
A OTTAWA, le nouvel ambassadeur de France et M^me^ Hubert Guérin sont accueillis, à leur arrivée, par le chef du protocole, M. Howard Measures, et par M. Jean Basdevant, le chargé d'affaires de l'ambassade.

A PARIS, le « citoyen du monde » Garry Davis, campant devant la porte du Cherche-Midi où est incarcéré un objecteur de conscience, a été arrêté pour infraction à la législation sur les étrangers.

SUR L'ATLANTIQUE, le secrétaire d'Etat à la Défense et les trois chefs d'état-major des forces américaines assistent aux manœuvres du plus grand porte-avions du monde, le *Franklin D. Roosevelt.*

A BUDAPEST, où le procès de « trahison » s'est terminé par trois condamnations à mort, l'ex-ministre Rajk et ses coaccusés attendent le verdict, isolés du public et sévèrement encadrés par des gardes rouges.

A TOULOUSE, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur a été remise à Didier Daurat, survivant des pionniers de la liaison aérienne France-Maroc, qui est félicité par Si Kaddour Ben Gabrit.



ON SAIT QUE M. PAUL REYNAUD, MEMBRE DE LA DÉLÉGATION FRANÇAISE A L'ASSEMBLÉE CONSULTATIVE EUROPÉENNE QUI S'EST RÉUNIE RÉCEMMENT A STRASBOURG, FUT APPELÉ A Y PRÉSIDER LA COMMISSION ÉCONOMIQUE. CELLE-CI, SOUS SON IMPULSION, FOURNIT UN GROS TRAVAIL ET CERTAINEMENT LE PLUS EFFICACE DE LA SESSION. L'ANCIEN PRÉSIDENT DU CONSEIL A BIEN VOULU RÉSUMER POUR « FRANCE-ILLUSTRATION » LES IMPRESSIONS QU'IL A RAPPORTÉES DES DÉBATS DE STRASBOURG.

APRÈS STRASBOURG

PAR LE PRÉSIDENT PAUL REYNAUD

Des hommes politiques appartenant à douze nations se sont rencontrés ; des méthodes de travail parlementaires ont été confrontées ; une politique européenne a été esquissée à grands traits. Le tout en un mois. Ce n'est qu'un début, mais c'est un bon début.

D'aucuns qui voyaient les choses de loin se sont étonnés que Churchill n'ait pas lancé à Morrison : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple... » C'est que Morrison lui eût répondu : « Mais non, c'est par la volonté de M. Attlee que vous êtes ici. » Là est la faiblesse congénitale de cette assemblée. Pour déterminer les gouvernements à imposer à leurs peuples les sacrifices nécessaires à l'enfantement d'une Europe elle aurait besoin d'avoir un prestige dont la source ne peut être que dans le suffrage universel. Je l'avais dit il y a un an à La Haye ; je l'ai répété en août à Strasbourg.

M. Churchill a demandé à l'assemblée de tenir une session extraordinaire à bref délai pour s'enrichir de représentants de l'Allemagne occidentale. L'ancien premier ministre, qui connaît l'Allemand, pensait sans doute que s'il voit une chance de prépondérance dans ce cadre il peut être détourné d'un nationalisme prêt à de redoutables aventures.

Tout le monde à Strasbourg reconnaissait qu'il n'y a pas d'Europe sans Allemagne. Mais certains estimaient qu'il serait difficile de l'admettre dans la chambre basse des délégués sans l'admettre aussi dans la chambre haute des ministres, ce qui poserait des questions de souveraineté sur lesquelles l'Amérique a son mot à dire. Le sentiment de la plupart était, je crois, qu'il serait plus digne de l'assemblée d'examiner les demandes d'admission plutôt que de les solliciter. C'est pourquoi il n'a pas été fait droit à cette demande de session extraordinaire.

Les éloquents discours sur la politique générale ont révélé une touchante communauté d'idées qui a engendré des répétitions écoutées par les délégués avec une résignation méritoire.

Par contre le débat se noua sur le plan économique. L'avantage de fusionner les marchés de l'Europe occidentale pour faire un marché unique de 275 millions d'habitants est connu : provoquer une nouvelle répartition du travail entre les pays d'Europe, chacun faisant ce qu'il est le plus apte à faire et le faisant en grand. Ainsi les prix de revient, aujourd'hui trop élevés, s'abaisseront. Ce remue-ménage économique aura pour effet de développer ici telle industrie en la supprimant ailleurs. A quoi les socialistes anglais ont objecté que si l'Europe en gestation devait se traduire par du chômage leurs syndicats ouvriers s'écrieraient : « Au diable votre conseil de l'Europe ! Rendez-nous notre travail et nos salaires ! »

Certes nous devrons travailler de toutes nos forces à éviter les souffrances du chômage, par des transfèrements de main-d'œuvre d'une industrie à l'autre. Mais je fis observer à nos collègues travaillistes que les ouvriers anglais, pas plus que les autres, n'ont à choisir entre le *statu quo* et la rénovation de l'Europe, même si celle-ci devait entraîner du chômage. Ils vivent, comme les autres, en plein artifice. Le *statu quo* va finir. Il est certain que si nous n'entrons pas dans la voie des réalisations en matière d'unité européenne le concours américain, qui permit à nos pays de ravitailler leurs usines en matières premières payables en dollars, cessera d'ici 1952. Et alors ?

Par contre la grande majorité de l'assemblée a, j'imagine, éprouvé une vive déception en apprenant que le chancelier de l'Echiquier a, de sa seule initiative et sans consulter personne, dévalué profondément la livre et entraîné par là la débandade des autres monnaies européennes. Beau spectacle de coopération au lendemain de l'assemblée de Strasbourg ! La majorité est d'autant plus en droit d'être déçue que c'est par égard pour l'Angleterre, dont la monnaie était alors particulièrement contestée, que la commission des affaires économiques s'était abstenue de proposer aucune résolution concernant ces deux problèmes jumelés : l'ajustement des monnaies européennes entre elles et leur ajustement à l'égard du dollar. Problèmes essentiellement européens, qui étaient au premier chef de la compétence de l'assemblée. Nous regrettons de constater que le gouvernement britannique, représenté par trois de ses membres à notre assemblée, a agi en la circonstance en insulaire et non en Européen.

Est-ce que le chômage ne serait pas plus intense ? Est-ce que le moral des patrons et des ouvriers, ne voyant plus d'issue au drame européen, ne serait pas plus affecté ? Quelles seraient les conséquences politiques des troubles sociaux engendrés par notre aveuglement ? Nous les devinons aisément. La vérité est que nous avons à choisir entre cette catastrophe et la rénovation économique de l'Europe. La question a été posée ; elle le sera désormais à chaque session.

Depuis lors des satisfactions partielles ont été données aux vœux d'ordre économique de l'assemblée : le gouvernement américain a annoncé son intention de demander au congrès un abaissement des tarifs douaniers pour favoriser les importations européennes, et le gouvernement français va diminuer dans une importante proportion le nombre des contingentements qui entravent la circulation des marchandises entre les pays de l'Europe.

Le débat sur les droits de l'homme et sur la création d'une cour de justice européenne chargée de les faire respecter eut un caractère théorique qu'un fâcheux incident vint troubler. La commission nous avait proposé d'adopter les droits de l'homme votés par l'O. N. U. et approuvés par tous les gouvernements des pays représentés à Strasbourg. Un amendement à ce texte proposa de supprimer :

1° le droit du père de famille sur l'éducation de ses enfants ;

2° la condamnation des atteintes arbitraires au droit de propriété.

Un socialiste français, allant plus loin, proposa de limiter le droit de propriété aux vêtements, aux meubles et à la maison. Ce qui excluait le champ du paysan et même la « vache Staline ». Ce dernier amendement était plus franc, mais cette franchise ne fut pas unanimement goûtée. Devant la réaction qu'elle provoqua la commission plia précipitamment bagage et proposa de renvoyer à l'an prochain le débat sur les deux points litigieux. Cette solution, qui évoque les mœurs les moins enviables de certains de nos parlements, équivalait en fait à amputer la déclaration des droits de l'homme de deux des plus essentiels d'entre eux. Le vote final du texte ainsi amputé ne fut acquis que par 65 voix sur 101 délégués. Encore parmi ces 65 votants plusieurs déclarèrent-ils publiquement qu'ils désapprouvaient l'amputation qu'ils allaient ratifier de leur vote.

Ainsi se termina cet incident sans gloire. Souhaitons que la leçon qu'il comporte ne soit pas oubliée. Et terminons sur une constatation plus réconfortante : le grand nombre de nos amis britanniques qui expliquèrent leur vote prouve qu'ils apprécient la procédure continentale que notre président, M. P.-H. Spaak, avait sagement fait adopter par l'assemblée. Elle donna aussi de bons résultats dans les commissions, où elle fut substituée à la procédure autoritaire de nos amis britanniques qui avait fait se cabrer nombre de députés continentaux.

L'assemblée a joué son rôle au cours de cette première session en définissant la politique économique propre à sauver l'Europe. « Elle est maintenant au balcon. C'est aux gouvernements à agir », disais-je, devant un micro, le jour où elle s'est séparée. Il est temps, il est grand temps qu'ils nous montrent qu'eux aussi ont l'esprit européen.

DANS SON BUREAU M. KOWARSKI (A D.) S'ENTRETIENT AVEC M. GOLDSCHMIDT.

LES SECRETS DE L'ARME ATOMIQUE

OU EN EST L'U.R.S.S. ?

NOUS NE SAVONS RIEN... OU PAS GRAND-CHOSE, DÉCLARENT DEUX ÉMINENTS SAVANTS

En annonçant que l'U. R. S. S. est en possession de l'arme atomique le président Truman a lancé une « bombe » dans l'opinion mondiale. L'éclat, assurément calculé, avec lequel le président américain, le gouvernement anglais et le gouvernement canadien ont annoncé simultanément la nouvelle peut être interprété de façons fort diverses. La divulgation de la nouvelle a-t-elle pour but de disposer l'opinion en faveur de nouveaux efforts financiers en vue d'armements plus puissants ? A-t-elle au contraire pour dessein de calmer l'opinion, puisque aussi bien la possession d'une arme aussi terrifiante par les deux grands antagonistes peut les amener l'un et l'autre à rejeter jusqu'à l'idée même de l'emploi de la bombe atomique ?

Que pensent de cette nouvelle sensationnelle les spécialistes français de l'énergie atomique ? Et tout d'abord la nouvelle les a-t-elle surpris ? C'est ce que nous sommes allés demander aux deux grands savants spécialistes de l'énergie atomique, M. Kowarski, directeur des services scientifiques au Commissariat à l'énergie atomique, et M. Goldschmidt, membre du Comité scientifique du commissariat, ancien chef de la division de chimie du groupe atomique anglo-canadien pendant la guerre et qui fut chargé de suivre les expériences de Bikini pour la France.

SURPRIS ? disent les deux savants ; à la vérité, nous ne sommes pas étonnés que les Russes aient « sorti » la bombe atomique ; mais nous n'attendions pas la nouvelle pour 1949. Sur le délai dans lequel nous l'apprendrions les opinions divergeaient. Vers la fin de 1945 le général Leslie R. Groves, chef de l'effort atomique américain pendant la guerre, répondant à une commission d'enquête américaine, estimait que les Russes mettraient quinze à vingt ans pour être en possession de la bombe. Il exprimait l'opinion des spécialistes de l'armée. Au contraire, les savants atomiques donnaient des pronostics s'échelonnant généralement entre quatre et dix ans.

— Mais M. Molotov ne disait-il pas en novembre 1947 que l'U. R. S. S. était en possession du secret atomique ?

— Distinguons. La déclaration de Molotov ne signifiait pas nécessairement que l'U. R. S. S. était en possession matérielle d'une bombe atomique, il disait simplement que l'U. R. S. S. connaissait le secret de l'arme atomique. Pour notre part, *nous pouvons vous affirmer qu'il n'y a pas un secret scientifique de l'énergie atomique.* Il faudrait tout de même qu'une bonne fois le public comprenne qu'il faut distinguer trois aspects dans cette affaire :

1° Aspect scientifique pur de la fission nucléaire que les savants ont réussi à domestiquer. Tous les spécialistes de la physique atomique de tous les pays possèdent les données fondamentales de cette fameuse énergie atomique. Que les Américains aient par suite de la guerre poussé à fond l'étude de la question et en soient arrivés plus vite au bout que tout autre pays, c'est certain. Aussi bien avaient-ils le choix entre faire le secret total sur la question ou publier des informations. Ils ont choisi, à juste titre nous semble-t-il, de publier de très larges tranches d'information, afin de répandre la connaissance de l'énergie atomique chez le plus grand nombre de jeunes physiciens, pour se constituer une pépinière de spécialistes ;

2° Une fois les principes de l'énergie atomique connus il faut, si l'on veut s'en servir, procéder à une *mise au point technique.* Cela est affaire d'ingénieurs et l'on peut dire que dans tout pays industrialisé on doit pouvoir trouver des ingénieurs capables de faire cette mise au point. C'est là où il y a un secret ou plus exactement une foule de petits secrets, car les Américains et les Anglo-Canadiens ont toujours fait le « black-out » sur le sujet. Comme cette mise au point exige des tâtonnements plus ou moins longs et qu'elle commande des crédits extrêmement importants, les Américains, qui ont connu l'une et l'autre de ces difficultés, n'ont évidemment rien fait pour les épargner à leurs « concurrents » ;

3° Vient enfin la réalisation, la *mise en œuvre industrielle.* Elle n'est possible que dans certaines conditions, eu égard au fait qu'elle exige des usines considérables et un personnel très spécialisé. Naturellement, cette réalisation engloutit des sommes astronomiques et n'importe quel pays ne peut actuellement réaliser cette mise en œuvre industrielle. Là aussi le travail américain est entouré de secret. J'espère vivement, ajoute M. Kowarski, que ce que je viens de vous dire corrigera certaines erreurs qui, à mon sens, ont été trop systématiquement inculquées au public.

— A-t-on quelque idée des installations soviétiques et du fameux « Atomgrad » ?

— Non, vraiment, ici au commissariat, nous ne savons rien et, bien entendu, nous ne pouvons prendre pour argent comptant les suppositions qui sont faites. Notez d'ailleurs que nous n'avons pratiquement pas de contacts avec les savants russes ; depuis deux ans aucun physicien de ce pays n'est venu assister aux congrès scientifiques.

— L'U. R. S. S. a-t-elle profité des travaux allemands ?

— Si elle a pu profiter de quelque chose, c'est surtout en utilisant les ressources de l'industrie chimique allemande. En passant, ajoute M. Kowarski, je ne serais pas fâché si je pouvais faire comprendre que la supériorité des physiciens allemands est un mythe. Pendant la guerre les savants anglais, pour ne citer qu'eux, étaient infiniment plus en avance que les savants physiciens allemands. Nous-mêmes nous étions en avance sur les physiciens allemands en 1939-1940.

— En somme, on n'a pas d'indication sur la capacité de production de l'U. R. S. S. dans le domaine atomique ni sur le temps qui peut lui être nécessaire pour constituer des stocks de bombes ?

— A notre connaissance, non. L'U. R. S. S. a produit une explosion atomique, voilà qui semble être un fait établi, le reste est conjectures, probabilités ou... interprétations politiques, qui échappent bien évidemment aux hommes de science. Ce que nous pouvons dire, c'est que l'U. R. S. S. dispose d'un immense territoire, d'un immense réservoir d'hommes, d'immenses moyens. On peut fort bien concevoir qu'elle finisse par construire des usines plus importantes que celles qui existent aujourd'hui en Amérique et qu'elle fabrique par conséquent des bombes à une cadence accélérée. Mais les Américains peuvent aussi construire des usines bien plus vastes encore, etc. C'est la course aux armements atomiques.

— Comment la détection de la bombe aurait-elle été opérée ?

— En dehors des sismogrammes enregistrés par des appareils extrêmement sensibles, nous répond M. Goldschmidt, la présence d'un nuage radioactif aurait pu être décelée dans les couches supérieures de l'atmosphère. La désintégration n'est pas totale dans l'explosion et le nuage radioactif doit contenir de l'uranium ou du plutonium qu'il est possible de déceler et d'analyser. Des prises d'essai de substances radioactives peuvent donc être faites qui permettent d'analyser la bombe qui a produit ces substances radioactives. Elles permettent de savoir si l'explosion est due à l'uranium 235 ou au plutonium, de distinguer le type de l'engin (Hiroshima, Nagasaki, Bikini) ou le type plus récent qui a été essayé à Eniwetok en 1948. On peut aussi parvenir à déterminer la date de l'explosion. Ce sont là de précieuses indications, mais qui ne permettent aucune appréciation sur le potentiel de fabrication d'un pays. Je me souviens, ajoute M. Goldschmidt, que lors de l'explosion de Bikini un nuage radioactif a été décelé à San Francisco, dix jours après l'explosion. Les savants, s'ils avaient été enfermés à San Francisco sans rien savoir de Bikini, auraient pu en analysant le nuage en question dire qu'une explosion atomique s'était produite, où elle s'était produite et quand elle s'était produite. Je ne serais pas éloigné de croire que l'explosion de Bikini a servi, entre autres, à la mise au point d'un nouveau système de détection.

Les deux éminents savants nous ont fait ensuite remarquer l'importance accrue du problème du contrôle atomique.

— Evidemment, disent-ils, ce problème ne peut trouver sa solution que dans une collaboration internationale, mais il faudrait pour cela que la peur et que les complexes d'infériorité ou de supériorité soient vaincus. C'est là matière qui n'est pas scientifique et nous ne pouvons avoir dans ce domaine que des opinions comme tout un chacun.

— En conclusion, pourriez-vous nous indiquer quelle est la situation de la Grande-Bretagne et de la France dans le domaine atomique ?

— L'Angleterre s'équipe. Il est peu probable qu'elle arrive à produire des explosifs atomiques avant un an ou deux. Quant à la France, qui, vous le savez, a solennellement affirmé à l'O. N. U. en 1946 ne travailler que pour des fins pacifiques, dites bien que, du point de vue scientifique, elle continue à détenir dans ce domaine un rang très honorable. Contrairement à ce que certains prétendent, le problème des réalisations atomiques sur une grande échelle n'est pas chez nous un problème de laboratoire. C'est un problème de mise au point technique, d'usines, de main-d'œuvre, de matières premières, c'est un problème de potentiel industriel et des ressources totales du pays.

DURANT LEUR RETRAITE LES NATIONALISTES ABANDONNENT UN MATÉRIEL ABONDANT QUE LES SOLDATS DE MAO TSE TOUNG EXHIBENT AVEC SATISFACTION.

APPLAUDIES PAR LA FOULE LES ÉTUDIANTES DE SHANGHAÏ REMETTENT DES BOUTONS AUX BLOUSONS DES SOLDATS DE L'ARMÉE ROUGE.

EN CHINE MÉRIDIONALE

LES PUISSANCES DEVANT LA MARÉE COMMUNISTE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
LUCIEN BODARD

Au moment où j'écris ces lignes, Canton tient encore ; et même l'offensive entreprise contre la capitale nationaliste, a subi un temps d'arrêt. Ainsi, à la surprise générale, le vieux Pai Chung Si, dans son duel singulier contre le jeune général Lin Piao — surnommé le Bonaparte communiste — a conservé l'avantage. Sans doute le doit-il à son humilité : plus question de prestige en effet, comme du temps où Tchiang Kai Chek, dirigeant

DEVANT L'EFFIGIE DE MAO TSE TOUNG LES COMMUNISTES ONT COMMÉMORÉ LA PRISE DE PEIPING.

LES TANKS FOURNIS PAR LES AMÉRICAINS A TCHIANG KAI CHEK SONT AUX MAINS DES ROUGES.

les opérations, ordonnait de se maintenir à tout prix, jusqu'à une destruction certaine. A l'habituelle tactique rouge des encerclements, il oppose celle de la retraite élastique ; ainsi arrive-t-il à compenser la supériorité numérique de l'ennemi par l'étendue du terrain et surtout sa difficulté — laquelle empêche le déploiement des armées trop vastes. Après avoir épuisé, par cette méthode, une attaque frontale le long de la voie ferrée Hankéou-Canton (c'est le chemin classique des invasions), il a réussi à échapper à un mouvement en tenailles, en en brisant les deux pointes. Actuellement Lin Piao est obligé de se regrouper.

D'ailleurs les deux autres armées communistes qui opéraient contre Canton sont pour l'instant stoppées. La II[e] armée — celle du général Cheng Keng — qui dévalait à travers les collines du Kiang-Si, a été incapable de franchir la barrière montagneuse qui sépare cette province de celle du Kouang-Toung ; il semble d'ailleurs qu'elle ait été moins gênée par les mauvaises formations nationalistes qui lui faisaient face que par d'énormes difficultés de ravitaillement. Quant à la dernière armée, celle qui descendait le long de la côte du Fu-Kien, elle a finalement réussi à s'emparer du port de Fuchow et encercle celui d'Amoy. Mais ces succès sont sans grande conséquence, car il n'y a pas de route pour aller plus loin, en particulier vers Canton.

Ainsi, les communistes, qui avaient annoncé, à leur radio, la prise de Canton pour le 15 août, ont, à leur tour, commis la faute si souvent reprochée à Tchiang Kai Chek : ils ont sous-estimé l'adversaire. Pai Chung Si opérant presque dans son fief, en seigneur de la guerre, a tout naturellement retrouvé les vieilles tactiques locales, parfaitement adaptées à cette Chine méridionale pauvre et tourmentée. Au contraire, un phénomène de dépaysement a diminué la valeur des armées communistes.

Il serait vain, néanmoins, de se faire des illusions sur la résistance des nationalistes : pour tenir tête à l'assaut, ils ont dû recourir jusqu'à leurs dernières réserves — alors que les communistes n'ont mis en jeu qu'une faible partie de leurs forces. Le regroupement actuel présage donc, d'ici quelques jours ou quelques semaines, une nouvelle attaque, exécutée avec des moyens bien supérieurs. Ce sera sans doute encore une fois une manœuvre enveloppante, mais d'une envergure beaucoup plus vaste. Car il ne semble pas que cette résistance devant Canton ait, finalement, consolidé le Kouomintang — sa position était déjà trop délabrée. Cependant, ces quelques mois gagnés par Pai Chung Si n'auront pas été vains ; ils auront permis aux grandes puissances, et en particulier à la France et à l'Angleterre, de se préparer pour recevoir le choc sur les frontières, au Tonkin et à Hong-Kong.

RÉFLEXES AMÉRICAINS

A l'époque des grandes victoires de Mao Tse Toung dans la vallée du Yang-Tsé-Kiang les nations s'étaient décidées à jouer la carte du rapprochement avec les communistes : au milieu du sauve-qui-peut de Nankin, elles avaient laissé leurs ambassades pour attendre les vainqueurs. Cette attitude était d'autant plus étrange que les communistes n'étaient pas reconnus et qu'ils proclamaient hautement qu'ils ne tenaient pas à l'être : ils redoutaient, en effet, une reconnaissance à bon marché qui les aurait privés des avantages si généreusement octroyés à Tchiang Kai Chek au cours de ces dernières années. En somme ils repoussèrent les avances diplomatiques des puissances à la recherche d'une solution pratique, en sorte que, officiellement du moins, les ambassades furent laissées dans le vide, en tête à tête avec personne. Les communistes profitèrent donc de cette quarantaine volontaire pour procéder à leur guise à l'égard des étrangers, et cette action, conforme aux critères du parti mais fort éloignée des coutumes internationales, fut telle qu'elle jeta soudainement l'alarme dans les milieux responsables des grandes capitales. La théorie rassurante de l'apprivoisement étant soudainement rejetée, ce fut alors la grande question : les rouges n'allaient-ils pas se servir de leur puissance pour réussir enfin ce que la Chine avait vainement tenté si souvent, à savoir le balayage des blancs (naturellement à l'exception des Russes). On se demanda brusquement dans les états-majors occidentaux s'ils ne pousseraient pas l'élan de leurs armées au delà des frontières afin de faire la libération stalinienne de l'Asie : entreprise qui menaçait d'abord les deux pôles « impérialistes » de Hong-Kong et de l'Indochine. Ce fut soudainement, parmi les blancs, la fébrilité des renforts ; mais deux mois durant ce fut l'anxiété — les préparatifs seraient-ils achevés à temps pour recevoir la confrontation avec les masses communistes ? Ainsi apparaît le sens profond de la résistance Pai Chung Si : assurer aux puissances les délais pour achever les défenses nécessaires, afin qu'elles demeurent dans le grand jeu. Car les nationalistes savent déjà que la solution de la Chine n'est plus dans leurs mains — elle se trouve déjà dans le cadre du Pacifique et même du monde.

Les Américains se sont préparés, en ce sens qu'ils ont trouvé une doctrine de rechange sous la forme d'un livre blanc : halte aux communistes aux frontières de Chine. Ce n'est pas exactement ce qu'auraient désiré les nationalistes, ainsi officiellement abandonnés à eux-mêmes par leurs protecteurs attitrés. Du reste, pendant que Pai Chung Si se démenait du côté de Hengnyang ils menaient d'autres opérations d'importance capitale, mais cette fois dans les couloirs washingtoniens du Congrès : il s'agissait, par l'entremise des sénateurs mobilisés dans l'anti-communisme, de forcer la main au président Truman et, surtout, à son secrétaire d'Etat, M. Dean Acheson. La tentative se révéla finalement vaine à cause de ce nouveau réflexe américain — la peur de la Chine ou, plutôt, de toutes les Chines, non seulement celle du communisme ennemi, mais aussi celle du Kouomintang. En effet jamais un rêve de politique étrangère ne s'est effondré aussi lamentablement. Que l'on songe à

la Chine victorieuse de Tchiang Kai Chek, à la Chine grande puissance qui devait apporter la solution moderne de l'Asie : ne suffisait-il pas de pratiquer quelques injections d'américanisme, c'est-à-dire un mélange de démocratie glorieuse, de puritanisme hygiénique, de prospérité économique et de nationalisme anticolonial ? Ainsi les Etats-Unis auraient gagné, par les sentiments et les affaires, tout un continent ! Cette fabuleuse expérience leur a finalement coûté plus de 2 milliards de dollars et valu quelques désillusions ! Il y avait donc un fait asiatique, une mentalité spéciale qui ne pouvaient être ramenés, malgré les pasteurs, les conseillers et les businessmen, à ce dénominateur commun : une civilisation standard calquée sur celle du Nouveau Monde. La Chine a résisté à sa manière par l'illogisme systématique, l'orgueil démesuré, l'anarchie entretenue et des abus incroyables, tout ce qu'il fallait pour dégoûter des protecteurs soucieux d'efficacité.

A la vérité, les Américains, certes sans essayer de « retaper » vraiment les nationalistes qu'ils jugent condamnés, contribuent cependant à les prolonger par une aide discrète : sans doute même ont-ils encouragé Tchiang Kai Chek à établir ce blocus nationaliste qui gêne tellement les communistes. C'est qu'eux aussi cherchent à gagner du temps, ne serait-ce que pour arriver à préciser leur nouvelle doctrine, celle du barrage au communisme sur les frontières méridionales de la Chine : car tout demeure encore dans le plus grand vague. Certes l'on ne voit pas les Etats-Unis, dans l'état actuel de leur opinion publique, envoyer des soldats dans les pires endroits du monde, comme la vallée de la Saluen, pour arrêter les infiltrations communistes. Il s'agit d'abord pour eux de se résoudre, au milieu d'une crise de conscience, entre leurs vieilles conceptions anticolonialistes (il s'agit du colonialisme européen) et les nécessités politico-militaires du moment. En effet il apparaît de plus en plus que ce ne sont pas les divers nationalismes asiatiques, mais bien la France et l'Angleterre qui pourront seules dresser le fameux barrage du livre blanc. La question est donc de savoir dans quelle mesure les Américains les aideront, matériellement et financièrement, dans cette tâche d'utilité commune.

LES ANGLAIS DE HONG-KONG

En réalité, les Anglais avaient été entraînés trop loin par le sens de l'occasion — celle de l'effacement américain. En effet les Britanniques, dans leur vieille expérience de la futilité tragique des choses d'Asie, ne croyaient pas à la grande politique en Chine, simplement aux affaires ; et n'y avait-il pas dans la faillite de l'expérience yankee la chance de rétablir une prépondérance commerciale qui avait duré près d'un siècle ? Il leur parut qu'il suffisait de se placer sur le terrain du fait accompli ; la tactique était toute tracée : se servir du « wait and see » pour nouer des relations économiques avec le régime nouveau, jusqu'à cette consécration, la reconnaissance. Et même, dans leur optimisme congénital, les Anglais avaient négligé les précautions élémentaires pour Hong-Kong : voici trois mois, la garnison comportait à peine quelques milliers d'hommes plus ou moins armés, ce qu'il fallait pour la protection du commerce en temps de paix. Quand le danger était apparu, le gouvernement, à Londres, s'était demandé si l'île en valait la peine et, après la décision, avait pris des mesures. Depuis lors, ce qui ne cessait de débarquer sur la jetée de Kowloon, c'étaient les meilleurs régiments d'Angleterre, ceux qui avaient formé le noyau dur de toutes les résistances britanniques, de Napoléon à Hitler. 30.000 hommes sont déjà en position, 40.000 permettront bientôt au gouvernement de Sa Majesté, en cas de nécessité, de frapper un fameux coup de poing sur la Chine, toujours vieille en dépit de l'étiquette communiste. Car devant Hong-Kong ce serait une bataille rangée, où les divisions rouges — pas tellement différentes des traditionnelles divisions célestes — se heurteraient à la guerre moderne des spitfires, des chars, des vedettes légères, des porte-avions et de toutes les espèces de canons.

Il m'apparaît, en ce nouveau séjour, que Hong-Kong, si longtemps patient devant les humiliations, fait actuellement un phénomène d'impérialisme : l'affaire de l'*Améthyste* a déchaîné un nationalisme presque mystique, avec un cérémonial touchant et un peu ridicule de toasts et d'Union Jack. En fait, il y a un raffermissement de la politique anglaise, selon l'antique tradition de John Bull, avec le fameux lion, à qui il ne faut pas trop tordre la queue. En tout cas, les Chinois locaux, à nationalité double, sont rentrés dans le rang, depuis qu'ils savent que trois commandos de marine sont prêts à s'occuper des désordres intérieurs. Mais les commentaires s'exercent surtout sur ce fait étrange que les renforts récents comportent un corps de pontonniers, munis de tout le matériel nécessaire pour le franchissement de ces eaux innombrables — ces bras de mer, ces fleuves, ces arroyos — qui séparent l'île anglaise de la grande cité chinoise, Canton. D'ailleurs les autorités reconnaissent que les préparatifs militaires sont également offensifs, en ce sens que si Hong-Kong était d'abord attaqué l'armée anglaise pourrait poursuivre les divisions rouges au delà de la frontière. D'ailleurs il ne s'agit pas de s'engager dans une guerre contre la Chine, même communiste : il est probable que les britanniques se borneraient à « donner de l'air » à leur colonie.

Au fond les Anglais se jugent maintenant parés pour toutes les éventualités : pour le commerce si les communistes, en leurs nécessités, agissent par la douceur ; pour la bataille s'il le faut. Le but demeure le même : établir des relations normales avec la Chine, quelle qu'elle soit.

PRÉCAUTIONS AU TONKIN

Les Français ont également profité de ce délai pour reviser leur dispositif militaire au Tonkin, qui jusqu'à présent avait eu pour seul objet de réduire le Viet-Minh.

Il a fallu la fameuse inspection du général Revers, au printemps, pour que les Français s'occupent enfin de l'arrivée des armées communistes. C'est à la suite du rapport de cette mission que le gouvernement s'est enfin décidé à l'effort préalable : ne plus entretenir au compte-gouttes un corps expéditionnaire sans moyens véritables, mais le doter d'une certaine efficacité par l'expédition de renforts et de matériels, qui débarquent à peine. Il y a quelques semaines les soldats d'Indochine, déjà insuffisants en nombre, se battaient encore avec de l'armement américain qui avait fait la campagne d'Italie et ne subsistait plus que par le miracle des réparations quotidiennes. Les nouveaux envois ont cependant permis de constituer ce qui avait tellement manqué les années précédentes, à savoir une force de choc : auparavant tout l'effectif militaire était absorbé par la nécessité primordiale de tenir le pays — par les postes, les convois, les garnisons. Et c'est cet élément d'attaque qui, prochainement, va servir à remodeler l'occupation française au Tonkin. Au lieu de se contenter de quelques bandes territoriales, pas même reliées entre elles, il s'agit de constituer une base — en somme quelque chose sur quoi s'appuyer. Naturellement ce ne peut être que le delta, laissé au Viet-Minh jusqu'à présent — d'où les opérations de dégagement qui ont commencé voici quelques semaines. Le plan est de refouler dans les montagnes les forces vietminh, qui ne pourraient y vivre que précairement. Par l'occupation effective du delta les Français seraient à même de constituer une ligne défensive solide et continue contre les communistes, une espèce de muraille de Chine contre les Chinois.

Ainsi, que ce soit à Hong-Kong ou en Indochine, les communistes chinois — s'ils attaquaient — se heurteraient à des défenses organisées. Devant Hong-Kong il leur faudrait assumer les risques d'une bataille rangée, et sur la frontière tonkinoise ils retrouveraient — en bien pire — les difficultés de terrain et de subsistance qui gênent tellement leur avance sur Canton.

LA TACHE D'HUILE STALINIENNE

Au fond, la condition première de l'action communiste est d'éviter l'acte qui déclencherait les Américains. A vrai dire, en Chine même les gens de Mao Tse Toung n'ont guère à se gêner : ils savent bien que pour les Etats-Unis c'est la part du feu. Au delà il leur faut s'abstenir du fait brutal — une invasion, par exemple — qui obligerait les Américains à une décision. D'ailleurs les communistes ont à leur disposition des moyens plus « doux », en tout cas sans grands risques. Pour Hong-Kong c'est le boycott, qu'ils pourront doser à leur convenance selon qu'ils utilisent ou non cet emporium pour des importations ; sans doute commenceront-ils par une période d'échanges, de façon à annihiler par cette méthode indirecte les inconvénients du blocus nationaliste. Selon certains bruits, les négociations commerciales anglo-soviétiques pourraient comporter un *gentlemen's agreement* en ce qui concerne le marché chinois... Pour l'Indochine, c'est la guérilla, qui pourrait être effectuée soit directement par des troupes spécialisées de communistes chinois, soit indirectement par une aide substantielle aux formations vietminh.

Quoi qu'il en soit, ces procédés assureraient la fixation des « impérialistes ». Et les communistes pourraient pratiquer la manœuvre de débordement encore une fois — laisser derrière Hong-Kong, laisser derrière l'Indochine, pour pousser leurs entreprises en plein cœur de l'Asie, presque aux portes de Calcutta. Que le Yunnan tombe entre leurs mains, et ils disposeraient de la fameuse route de Birmanie, construite si péniblement par les Anglo-Saxons au cours de la dernière guerre pour de tous autres usages — pour ravitailler Tchiang Kai Chek. Car après le territoire chinois cette route continuerait en zone communiste, à travers cette haute Birmanie où le gouvernement de Rangoon est pratiquement expulsé par les rebelles rouges : ce serait la tache d'huile stalinienne sur l'Extrême-Orient. On comprend aisément à quel point les récents événements de Kunming — pendant lesquels le gouverneur Lou Han avait proclamé son allégeance à Mao Tse Toung — ont ému les Français et les Anglais. Certes Lou Han est revenu peu après à de meilleurs sentiments à cause de la proximité d'une armée nationaliste ; il est même retourné à l'ancienne allégeance — celle de Tchiang Kai Chek. Mais ce qui a échoué de justesse cette fois peut réussir prochainement au moindre fléchissement des gouvernementaux en Chine du Sud. La crise de l'Asie ne fait que commencer.

DÉPOT D'ARMES BRITANNIQUE A HONG-KONG.

LIN PIAO, LE « BONAPARTE COMMUNISTE ».

A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE LYON

LA MODERNISATION DE L'HABITAT RURAL

Améliorer le rendement agricole, faciliter le travail du cultivateur, accroître le bien-être de sa famille — l'idée de faire pénétrer dans nos campagnes tous les perfectionnements de la technique moderne n'est certes pas nouvelle. Il n'est pas d'exposition agricole qui n'offre, entre des spécimens de tomates géantes et le taureau primé aux cornes enrubannées, l'engageante maquette de plâtre peint de la ferme modèle. *Celle-ci retient sans doute l'attention de l'intéressé, qui admire, honnêtement, l'habileté de l'architecte créateur, mais ne se décide pas pour autant à faire entrer la pioche dans sa vieille ferme.*

Aussi est-ce sous un autre angle que les promoteurs de l'actuelle exposition de Lyon — représentants de la C. G. A., des mutualités et unions agricoles — ont envisagé le problème de l'habitat rural. Le résultat, qui a demandé trois années d'études et de travail, répond heureusement aux espérances : pour la première fois en France, et même en Europe, sont présentés tous les perfectionnements permettant d'améliorer une exploitation sans procéder à une démolition ni bouleverser les vieilles traditions du travail à la ferme.

UNE FERME « RATIONNELLE »

Le projet présenté à Lyon n'est ni une ferme modèle ni une ferme musée, mais, selon l'expression de ses auteurs, « une ferme *rationnelle* où l'agriculteur moyen peut trouver une idée et les éléments pour la réaliser *chez lui* ». Sous la verrière du hall de la mécanique, l'installation proposée est réalisée exactement comme si elle était destinée à être utilisée. A un détail près : toutes les constructions, à l'exception des hangars, sont coupées à 1 m. 50 du sol. Ces « coupes de hauteur » sont destinées à montrer les différents matériaux utilisables ; des « arrachements » placés où l'on a découpé diverses épaisseurs de matériaux complètent cette démonstration. On voit ainsi entre deux rangées de briques le mâchefer isotherme, le béton branché (particulier à la région lyonnaise), le ciment isolant des fondations, la laine de verre et la fibre agglomérée. On explique pourquoi dans la porcherie, où le dégagement d'ammoniac est particulièrement abondant, le fer doit être remplacé par le ciment. Sur le sol alternent le dallage de pierre, agréable à l'œil mais sensible à l'huile et à l'encre, et le carreau de grès, plus résistant et qui se polit à l'usage.

La pièce maîtresse est évidemment le bâtiment destiné aux animaux. C'est celui dans lequel les transformations sont les plus importantes ; car si un paysan ne change pas sa ferme, il lui arrive de construire une nouvelle étable.

Une benne, circulant sur un rail fixé au plafond, assure l'évacuation facile des fumiers. Dans l'étable, une innovation : le visiteur voit d'abord la tête des animaux et non l'arrière-train, comme il était de règle jusqu'à présent. Bien entendu, il y a des abreuvoirs automatiques, récipients individuels dans lesquels l'animal fait arriver l'eau par la pression de son museau. L'aération, faite en diagonale par des fenêtres à chicane, est parfaite. L'écurie, pavée pour éviter aux chevaux de glisser, comporte en annexe une petite pièce réservée aux harnachements. Les râteliers à foin accrochés au mur n'existent plus. Aspirant la poussière, les chevaux étaient fréquemment asthmatiques ; ils mangent désormais, « tête en bas », du foin propre dont les impuretés sont tombées à travers un grillage. Dans la porcherie peu de nouveau, si ce n'est l'ingénieux arc-boutant qui permet aux petits de ne pas être écrasés par mégarde par leurs aînés.

LE PROBLÈME DU « LAIT PROPRE »

Le problème du lait a reçu une attention particulière, compte tenu du fait que les produits laitiers tiennent la première place dans les ventes agricoles : 251 milliards cette année, contre 175 milliards pour le vin et 155 pour le blé. Laiterie et « beurrerie » — selon qu'il y a ou non une coopérative dans la région considérée — doivent être rigoureusement séparées de l'étable. Un local de 3 mètres sur 3 m. 50 suffit pour traiter le lait de douze vaches et comprend une installation d'eau chaude, un évier pour nettoyer le matériel, deux robinets pour rincer les bidons, des râteliers pour l'égouttage et une armoire pour ranger la machine à traire et les filtres. Un modèle français de réfrigérateur — qui concurrence avantageusement les installations américaines sans être aussi coûteux — amène la température du lait de 32 degrés à 10 degrés en trois quarts d'heure, puis à 4 degrés deux heures plus tard, selon les normes requises pour assurer un lait parfait.

L'eau chaude nécessaire au local laitier permet en outre d'alimenter une *pièce de propreté* : vestiaire et douche — grâce à laquelle le fermier peut désormais revenir propre vers la maison d'habitation après avoir terminé son travail. De toute façon, d'ailleurs, la maison elle-même lui offre, dès l'entrée, une petite pièce analogue à celle qui est annexée à l'étable, où il peut changer de vêtements et prendre une douche.

UNE MAISON HABITABLE

De là il passera dans son « bureau » aux larges fenêtres, d'où l'on peut surveiller la cour et tous les bâtiments de la ferme et qui n'est séparé de la large pièce commune que par une cloison à mi-hauteur. Ici la vieille cheminée a été respectée, mais les fenêtres sont à guillotine et les volets de bois, manœuvrés à la manivelle, peuvent se projeter « à l'italienne ». La coupe des cloisons montre les différents modes de revêtements, notamment le lambris en amiante-ciment, destiné aux vieux murs déjà attaqués par le salpêtre. Des arêtes d'angle en métal léger préviennent l'effritement des cloisons et l'on explique pourquoi les radiateurs du chauffage central doivent être placés sous les fenêtres et pourquoi ils ne doivent pas avoir de pieds.

Une porte donne sur la cuisine, moderne sans excès, aux placards de bois naturel munis de portes coulissantes et à la table robuste. De la cuisine la ménagère a un accès direct au bûcher, à la buanderie ainsi qu'aux clapiers et pouiaillers, sur lesquels elle garde la haute main. L'autre moitié de la maison comporte trois chambres : parents, enfants, « aïeul », et une salle de bains. La chambre dite de l' « aïeul » est conçue pour loger les vieux meubles dont le possesseur n'accepterait en aucun cas de se séparer. Celle des enfants mérite une mention particulière pour avoir été conçue avec une telle simplicité.

Un effort honorable a été fait également en ce qui concerne le mobilier. Tous les meubles, conçus pour un long usage, sont en bois massif, d'une solidité qui n'exclut pas une certaine élégance; tous également sont de prix abordables.

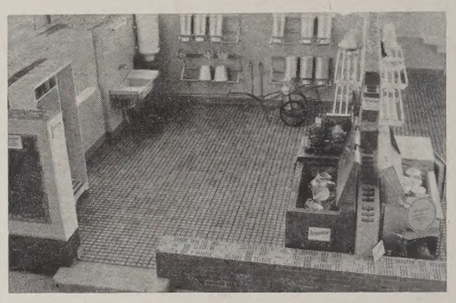
Un étage supérieur que l'actuelle construction, s'arrêtant à 2 mètres, ne saurait montrer, est éventuellement réservé au personnel de la ferme.

La ferme présentée, devant former « la synthèse des activités agricoles représentées sur le territoire français », comprend en outre un certain nombre de bâtiments spécialisés, fruitier et cellier notamment. Ce dernier, de forme rectangulaire, est conçu pour utiliser la *gravité* et éviter le plus possible les transvasements par pompe. L'installation comporte encore un germoir à multiples fenêtres pour contrôler l'éclairement et les indispensables fenil, hangar et garage.

L'ensemble constitue une « ferme-digest », offrant une solution à la plupart des problèmes d'habitat qui se posent dans les campagnes. Achevé et placé ailleurs qu'à la foire de Lyon il constituerait un excellent « outil » adapté pour le travail et l'exploitation de la terre, tout en restant dans les limites des possibilités d'achat des agriculteurs. Il représenterait la maison saine, confortable et pratique, que les jeunes songeraient moins à quitter.

CLAUDE THOMAS.

DANS L'ÉTABLE MODERNE, CLAIRE ET AÉRÉE, L'ALIMENTATION S'EFFECTUE « FACE AU BÉTAIL ».



GRACE A CETTE INSTALLATION LE PROBLÈME DU « LAIT PROPRE » TROUVERA SA SOLUTION.

RECEVANT LARGEMENT LA LUMIÈRE, LA GRANDE SALLE COMMUNE CONSERVE SA VIEILLE CHEMINÉE.

LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE ET LES OFFICIELS DEVANT UN PROJET DE FERME MODÈLE.

A CHACUN DE SES INTERPRÈTES IGOR STRAVINSKY EXPLIQUE MINUTIEUSEMENT SES INTENTIONS ET S'EFFORCE DE FAIRE PARTAGER LA PASSION QUI L'ANIME.

TRANSFIGURATION...

QUAND IGOR STRAVINSKY EST AU PUPITRE

Igor Stravinsky, le génial compositeur de l'Oiseau de feu, *du* Sacre du printemps, *dirigeant l'enregistrement de ses œuvres dans le studio d'une compagnie américaine de disques à New-York, tel est le spectacle auquel un reporter-photographe, ayant pu fléchir de rigoureuses consignes, a assisté. Il en a rapporté les documents d'une qualité et d'un intérêt exceptionnels dont les lecteurs de* France-Illustration *ont aujourd'hui la primeur.*

Les grands artistes n'aiment guère en général qu'on les surprenne dans la familiarité de leur travail. Ils consentent parfois à livrer les « états » successifs de leur pensée, mais ils préfèrent que ces cheminements laborieux n'aient pas de témoins immédiats. Les musiciens, chefs ou virtuoses, ordonnent le huis-clos quand ils confient aux appareils enregistreurs leurs interprétations. A leurs seuls compagnons de l'orchestre, leurs confidences et le spectacle de leurs efforts.

Derrière l'objectif, entrons dans le laboratoire où s'élabore l'exécution de l'œuvre musicale. La partition du chef est ouverte avec ses nombreuses portées. Algèbre indéchiffrable au profane et qui va se muer en délices sonores. Chaque signe est un aimant irrésistible qui, vers la page mystérieuse, attire les exécutants. Il y a l'aimant des violons et l'aimant des cors, et celui des timbales. Mais tous n'ont de vertu que si un magicien les manie et les imprègne de fluide.

Le voici debout sur l'estrade étroite comme la Pythie sur son trépied. Il a minutieusement préparé ses incantations. Il a scruté le texte musical ; il en a inspecté les méandres. Il n'ignore aucun des pièges de la route. La cohorte armée de cuivre et de bois devant lui massée connaît ses intentions. Elle connaît la raison de tel silence et pourquoi il convient ici de s'attarder, là de presser le pas.

Et soudain le chef lève sa baguette et le prodige s'opère. Son geste déloge de leurs cavernes trombones et bassons, effile les roucoulements argentins de la flûte, dissémine les gouttelettes irisées des harpes. Rien n'échappe à son contrôle vigilant. Les écueils sont signalés et franchis. Pour que le miracle s'opère cependant il faut dépasser cette lucidité pour retrouver la douleur ou l'allégresse du créateur. En ses moments les plus heureux le grand conducteur d'orchestre participe à la création. Il réincarne Wagner ou Mozart. Alors il nous enlève sur le chemin du ravissement. Son visage porte en cet instant la trace de l'effort victorieux et le reflet de la joie conquise au prix de cet effort.

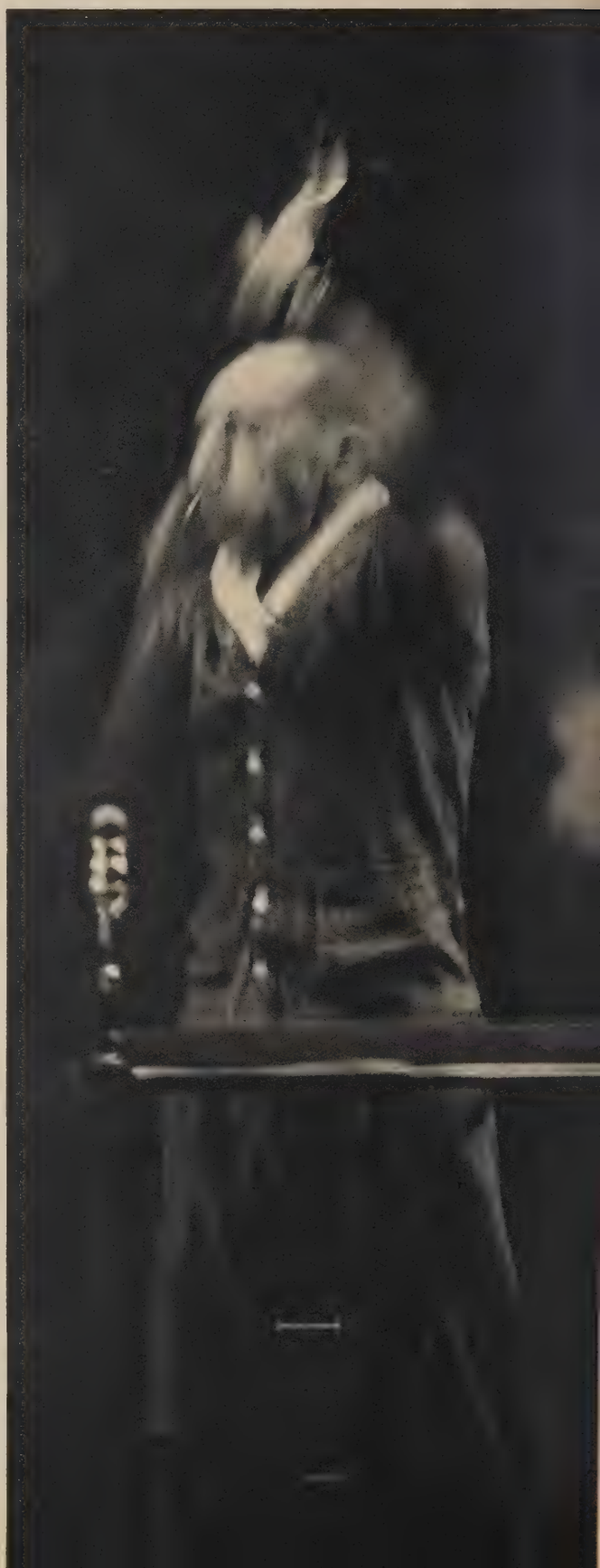
Entre-t-il plus aisément et plus passionnément dans ce jeu épuisant quand il est le créateur animant son œuvre, tel ici Stravinsky ? Peut-être à cette minute de haute tension y découvre-t-il des choses qu'il n'y avait point aperçues.

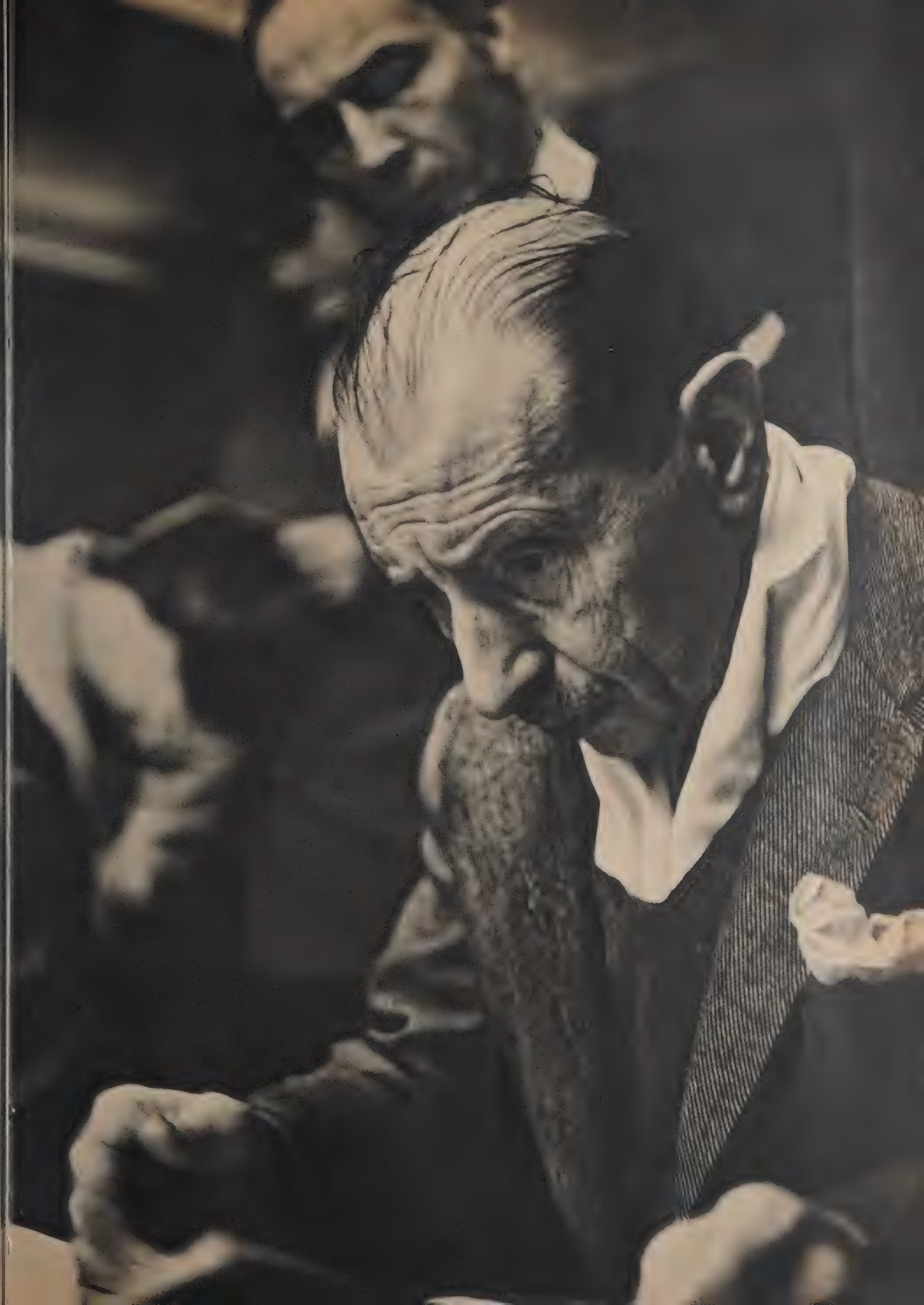
Et peut-être est-ce cette vision qui le transfigure.

ROGER DARDENNE.

CONDUIRE UN ORCHESTRE AVEC LA FOUGUE QU'Y APPORTE ICI STRAVINSKY PROVOQUE UNE GRANDE DÉPENSE NERVEUSE. MAIS QUELLE ACTION SUR LA PHALANGE QU'IL DOMINE ! CI-CONTRE : LE COMPOSITEUR DE « PETROUCHKA » CONCENTRE SON ATTENTION SUR UN PASSAGE DONT L'EXÉCUTION SERA TRÈS DÉLICATE.

PENDANT UNE PAUSE LE COMPOSITEUR SE PLONGE DANS L'ÉTUDE D'UNE PARTITION, ET C'EST ENCORE PARTITION EN MAIN QU'IL VÉRIFIE SI L'ENREGISTREMENT DE L'ŒUVRE EST CONFORME A SA VOLONTÉ





CHEZ LES FAROUCHES MAISSA DU TANGANYIKA, RÉFRACTAIRES A TOUTE CIVILISATION IMPORTÉE, LES FEMMES, AU TYPE TRÈS PUR, SE RASENT LA TÊTE, MAIS LEUR COQUET

UN "PARADIS RETROUVÉ" (*)

L'AFRIQUE-ORIENTALE BRITANNIQUE

PAR ÉDOUARD BERLAN

Les « natives » sont à peu près 12 millions en A. O. B. dont quelques milliers de Pygmées aux confins du Congo Belge ; une centaine de milliers de Massaïs de race haméitique vivent dans une réserve près de Nairobi. Ils étaient peut-être un million il y a un demi-siècle. « Buveurs de lait et de sang », pasteurs et guerriers, ils ne peuvent s'adapter à la civilisation importée. La peste bovine ayant par surcroît dévasté leurs troupeaux, les farouches Massaïs sont en voie de disparition comme les Indiens de l'Amérique du Nord.

Les grands bénéficiaires de l'installation britannique ce sont les Bantous, qui constituent à peu près les trois quarts de la population indigène, plus ou moins fortement métissés. Protégés contre les Massaïs, contre les famines et contre les épidémies, les Bantous ont prospéré. Il n'y a

(*) Voir *France-Illustration* du 24 septembre 1949.

ANIFESTE DANS DES PARURES PLUTOT... ENCOMBRANTES.

A GAUCHE : LA TRADITION DES RYTHMES SYNCOPÉS SE PERPÉTUE DANS LES ÉBATS CHORÉGRAPHIQUES DES BUKURIA, PASTEURS ET GUERRIERS. — A DROITE : CE GUERRIER NANDI, EMPANACHÉ, A TRÈS FIÈRE ALLURE DERRIÈRE SON BOUCLIER DE PEAU.

pas chez eux cette espèce d'incompatibilité de voisinage avec les Anglais qui fera mourir les Massaïs. Le Bantou a une grande faculté d'adaptation et pas mal d'intelligence.

Les Bagandas, Bantous de l'Ouganda, avaient bien avant l'arrivée des Européens une organisation politique et une administration assez complexes. Leurs rois ont bien accueilli les missionnaires protestants anglais et les Pères Blancs français. Ces Bagandas sont chauffeurs de taxi, interprètes, employés. Leur jeune roi est à Oxford... Leurs femmes sont les seules en Afrique noire à user de soutien-gorge.

Au Kenya toutes les terres occupées par les tribus bantoues au moment de l'arrivée des Anglais ont été fermées aux Européens et de nouveau en 1939 deux ordonnances sont venues consacrer cette disposition. Mais les Bantous, au siècle dernier, n'occupaient presque pas les hauts plateaux à cause du climat et de la présence des Massaïs. En conséquence les hauts plateaux sont devenus réserves européennes et les terres les plus fertiles du Kenya. Quelques milliers de colons y possèdent plus de terre qu'un million d'indigènes. Les Kikuyu, les plus évolués des indigènes du Kenya, protestent. Il y a là un problème qui ne peut manquer de devenir de jour en jour plus aigu.

LES ANGLAIS ET LEUR ŒUVRE

Ils sont venus en Afrique-Orientale pour des fins désintéressées et humanitaires. La Royal Society of Geography envoya en 1856 Speke et Burton à la recherche des sources du Nil. Livingstone déclencha la campagne antiesclavagiste. Bientôt d'autres puissances s'intéressèrent à l'A. O. La France était représentée en fait, sinon officiellement, en Ouganda par les Pères Blancs, et un souverain demanda le protectorat français au moment où tombait le ministère Jules Ferry. Fachoda, en 1898, ruina les prétentions françaises. L'Angleterre signa avec la Belgique et l'Allemagne des traités qui délimitaient les zones d'influence.

Pendant longtemps c'est à l'Ouganda, source du Nil, porte de l'Afrique centrale, pays fertile et peuplé, baptisé par Stanley « la perle de l'Afrique », que va toute la sollicitude du gouvernement britannique. Dès 1895 le gouvernement anglais rachète l'*Impérial East African Cy* installée au Kenya pour construire à travers ce territoire le chemin de fer vers l'Ouganda. L'Ouganda passe en 1902 du Foreign Office au Colonial Office. Si minime était l'importance accordée au Kenya que le gouvernement britannique l'offrit en 1904 au mouvement juif sioniste pour y créer un foyer national. Mais les juifs déclinèrent cette proposition. Dès 1908 les colons arrivent nombreux sur les hauts plateaux du Kenya, qui devient, en 1920, une colonie de la Couronne. A peu près à la même époque le Tanganyika était arraché aux Allemands et il devenait mandat britannique. Depuis 1946 il est placé sous trusteeship de l'Organisation des Nations Unies confié à la Grande-Bretagne.

NAIROBI LA VILLE SANS « HOMES »

Dans cette A. O. B., où ils sont venus avec d'aussi louables intentions, les Anglais jouissent aujourd'hui d'une belle récompense. Nairobi éclate de prospérité. Il faut attendre dix-huit mois pour y trouver un bureau, six mois pour avoir le téléphone et faire la queue pour entrer sur le champ de courses. On doit retenir des mois à l'avance les chambres d'hôtel, et au Norfolk ou au Torr's on refuse de louer pour plus d'une semaine. De 9 heures du matin à 4 heures du soir dans *Government Road* ou *Delamere Avenue* aux vitrines surchargées de tissus, de chaussures, d'articles de voyage, d'appareils photographiques, de fusils et de cannes à pêche, de fleurs, de tous les fruits d'Afrique et d'Europe, c'est un défilé ininterrompu de voitures anglaises, de plus en plus submergées par les grosses voitures américaines. Une discipline remarquable : pas d'agents de la circulation. A 5 heures, la ville se vide complètement. Tout le monde sauf la clientèle des hôtels habite en banlieue à 6 et 10 milles de Nairobi, dans des villas style campagne anglaise enfouies sous les bougainvillées. Dans peu de villes on retrouve comme à Nairobi « le temps de paix ». Le prix de la vie y a augmenté

DEUX TÉMOIGNAGES DE L'EFFORT TOURISTIQUE EN A.-O.B. : CI-DESSUS, LA TRÈS MODERNE « DELAMERE AVENUE » A NAIROBI. CI-DESSOUS, UN HOTEL DE CAMPAGNE DANS LE KENYA.

de 50 % depuis 1939 et rien n'y fait défaut.

Et comme pour rappeler que c'est ici « le paradis retrouvé », devant les boutiques d'alimentation où voisinent les montagnes d'ananas et les volcans de beurre, des pancartes : « N'oubliez pas vos amis et vos parents de Grande-Bretagne. Envoyez des colis. » 80.000 Anglais de la métropole auraient demandé en 1947 de partir pour le Kenya. Avec 8 à 10 millions de francs on peut encore avoir là-bas une grande maison au milieu de 200 hectares dont 100 de caféiers en plein rapport, 20 vaches, des chevaux, 1.500 mètres de rivière à truites et de l'éléphant dans ses terres !

Avec 1.500 francs par jour (15 shillings) on prend pension dans un palace de montagne qui vous offre des menus dans le genre de ceux que voici :

Potage tortue — truite grillée maître d'hôtel — steak Mornay avec divers légumes — crèpes.

Ou encore :

Soupe à l'artichaut — côtelettes de veau pommes duchesse — viandes froides — gâteaux au citron — salade de fruits — fromages et biscuits.

Pour être juste il faut dire que l'Anglais ne profite pas seul de cette prospérité. Il n'y a pas un mendiant dans les rues de Nairobi et cela suffirait à conférer à la capitale du Kenya une espèce d'originalité africaine. Chaque blanc qui construit une villa est obligé d'y prévoir pour ses domestiques des logements dont le cubage est fixé par la loi.

Autour de la ville les Anglais ont construit pour les nombreux employés indigènes des cités qui feraient rêver beaucoup de blancs.

COTON, CAFÉ, SISAL, PYRÈTHRE ET CLOUS DE GIROFLE

L'A. O. B. a cinquante ans. On serait tenté de l'oublier quand on contemple des terrasses de l'hôtel Impérial Kampala, la capitale administrative de l'Ouganda, verte et blanche, toute haies, toute pelouses, toute villas ; ou quand on parcourt les hauts plateaux du Kenya avec leurs fermes opulentes, leurs sanatoria, leurs hôtels et leurs golfs.

La mise en valeur résulte presque uniquement du travail des colons, surtout anglais, venus nombreux après que lord Delamere, le pionnier de la culture européenne sur les hauts plateaux du Kenya, eut fini par acclimater le blé. Aujourd'hui la prospérité de l'A. O. B. repose surtout sur l'agriculture et l'élevage.

Les cultures vivrières traditionnelles, bananes, millet, patates douces, font vivre aisément les indigènes. Les céréales suffisent à peine.

L'exportation est alimentée par des cultures de plantation, peu nombreuses, bien choisies, susceptibles de varier selon les besoins mondiaux. On a calculé que l'A. O. B. pourrait produire un jour 500.000 tonnes de sucre. Elle n'en produit que le dixième, surtout en Ouganda. Le coton est cultivé en Ouganda, qui fournit le dixième de la récolte mondiale.

Le café, vers 2.000 mètres, donne ses meilleurs produits « arabica » au Kenya, et au Tanganyika sur les pentes du Kilimandjaro. La concurrence du Brésil avait mis avant la guerre le café de l'A. O. B. en très mauvaise posture. Pendant la guerre les plantations se sont accrues considérablement de nouveau.

Le sisal, plante textile qui tire son nom d'un port mexicain, fut introduit au Tanganyika par les Allemands à la fin du siècle dernier. Il en est maintenant la principale production, et l'A. O. B. est de loin le premier producteur du monde devant le Mexique et les Indes Néerlandaises.

Le pyrèthre est une espèce de marguerite dont on tire une poudre insecticide. Introduit au Kenya en 1928, il y occupe de vastes surfaces au-dessus de 2.500 mètres. L'A. O. B. est le premier producteur du monde. On a cru que la fin des hostilités et la concurrence de la D. D. T. allaient porter un coup à la culture du pyrèthre. Il semble au contraire que les demandes ne ralentissent pas.

Au caprice de Seyyid Saïd, sultan de Zanzibar, cette île doit sa fortune. Il y a environ un siècle le sultan Saïd ordonna à tous les habitants de cultiver le giroflier sous peine de confiscation des terres. Aujourd'hui les îles de Pemba et de Zanzibar produisent plus des quatre cinquièmes des clous de girofle du monde.

LE PLAN QUINQUENNAL DES CACAHUÈTES

Ce plan a été décidé par le gouvernement britannique pour arriver en cinq années à une production de 600.000 tonnes d'arachides à la moitié du prix mondial. 1.800.000 hectares, divisés en unités de culture de 12.000 hectares, doivent être consacrés à l'arachide au Tanganyika. La mise en train fut confiée en 1946 à une société filiale de l'Unilever ; l'affaire a été ensuite reprise en 1948 par l'*Overseas Food Corporation*, organisme gouvernemental. Elle comporte la création d'un port spécial et d'un chemin de fer d'évacuation.

Cette énorme affaire a été suivie avec beaucoup d'intérêt parce qu'elle était la première entreprise de l'Etat dans un pays dont tout le développement était dû jusque-là à l'initiative individuelle.

A l'issue de la première année l'expérience n'est pas concluante : un quinzième de la surface prévue a été ensemencé, tandis que le double du crédit prévu avait été dépensé. Les partisans du plan quinquennal et le ministre du Ravitaillement, John Strachey, expliquent le retard par le manque de matériel, la nécessité d'éduquer les indigènes, la défection des ouvriers italiens appelés au Tanganyika. Ils demandent la poursuite du plan dont la réalisation aura pour conséquence de combler un tiers du déficit de la Grande-Bretagne en matières grasses et de faire reculer la tsé-tsé par le défrichement.

AU TANGANYIKA L'HOMME LE PLUS RICHE DU MONDE...

Le docteur Thorburn Williamson est un géologue canadien venu il y a vingt ans au Tanganyika pour y chercher des diamants qui devaient s'y trouver logiquement dans des filons continuant ceux d'Afrique du Sud. Pendant longtemps il chercha en vain et il y a quelques années il proposa à un Hindou de Nairobi de l'associer pour moitié à toutes ses découvertes éventuelles moyennant le versement de 20.000 livres sterling. L'Hindou refusa, Williamson trouva les diamants en 1940. Ce qu'il a trouvé, personne ne le sait au juste. La concession est gardée par une police privée dirigée par des hommes de Scotland Yard. Des chiffres officiels peuvent donner cependant une idée. En 1939 le Tanganyika exportait pour 12.000 livres sterling de diamants ; en 1947 la valeur de l'exportation a été de 1.000.000 de livres sterling. La différence provient des mines de M. Williamson. Les produits sont de toute première qualité et l'estimateur de la Couronne a évalué « un bleu spécial » à 200 livres sterling le carat.

ESSAI DE CENTRALISATION ADMINISTRATIVE

Le Kenya est une colonie de la Couronne, l'Ouganda, un protectorat, le Tanganyika, un trusteeship et Zanzibar, un sultanat protégé. Dans chaque gouvernement existe un conseil législatif composé de membres élus et de membres nommés. Au Kenya les membres élus sont cette année plus nombreux que les membres nommés, ce qui ne va pas simplifier la tâche du représentant du Colonial Office.

Il y a en effet maintenant parmi les Blancs une forte proportion de Kenyanais nés dans la colonie. Ils pensent que le Kenya peut et doit de plus en plus se gouverner lui-même. Peu nombreux sont cependant ceux qui demandent le statut de Dominion. Les 30.000 blancs, en effet, ne tiennent pas à rester seuls en face des 85.000 Hindous.

L'élément d'unité est le Colonial Office dont dépend l'A. O. B. Et depuis le 1er janvier 1948 a été créée la *East Africa High Commission*, formée essentiellement des trois gouverneurs et présidée par le gouverneur du Kenya. La High Commission a à côté d'elle une Central Assembly, composée de membres élus et de membres nommés. L'idée avouée est de centraliser l'administration et d'unifier certains services comme les postes, les chemins de fer, l'aviation civile, les douanes.

UN SECRET MILITAIRE BIEN GARDÉ

J'avais beaucoup entendu parler de l'importance militaire du Kenya. « Il n'y a qu'à regarder une carte pour la comprendre », disaient les gens bien informés. L'Angleterre ayant lâché les Indes, le Moyen-Orient et l'Egypte, fait du Kenya le bastion de la défense impériale en Afrique. En cas de conflit avec la Russie, la Turquie une fois enfoncée, le Moyen-Orient et l'Egypte sont indéfendables. La vague rouge ne pourra être arrêtée par les Anglo-Saxons qu'en Afrique du Nord française. Le Kenya, flanqué au nord par les hauts plateaux éthiopiens, sera le camp retranché d'où partira la contre-offensive dans le flanc de l'ennemi. « Vous verrez, continuaient les stratèges, les gigantesques travaux militaires entrepris en A. O. B. »

Or je n'ai rien vu de tout cela dans un pays où la liberté de circulation est absolue. A part d'immenses hangars en construction sur la route de Mombassa à Nairobi et où sera entreposé, m'a-t-on dit, le matériel ramené des Indes et du Moyen-Orient, il n'y a pas trace de travaux militaires. Rien de comparable à l'Egypte comme aérodromes. Une seule piste mène vers l'Ethiopie et après la frontière on passe difficilement en jeep. Peut-être le plan quinquennal des cacahuètes est-il ce qu'il y a de plus sérieux pour la défense impériale. On voit en A. O. B. moins de soldats que partout ailleurs dans le monde. Cela accentue cette impression de temps de paix qui est partout et contribue à donner à l'A. O. B. son caractère de « paradis retrouvé ».

MONSIEUR DE TOULOUSE-LAUTREC

PAR LOUIS CHÉRONNET

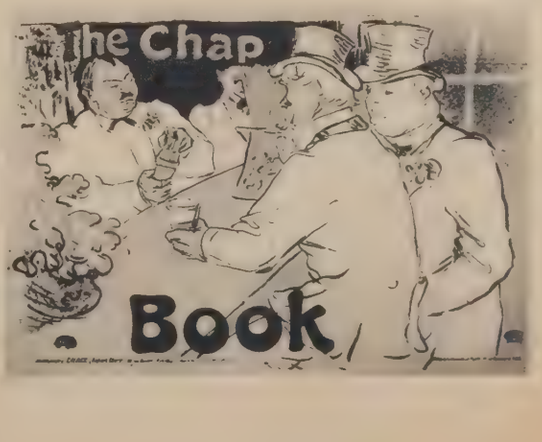
On peut voir actuellement dans l'arrière-boutique d'un marchand d'estampes du quai Saint-Michel une exposition particulièrement séduisante. Ce sont des affiches mêlées à quelques lithographies ; le tout offert au regard du visiteur la plupart du temps sans cadre ni sans grand souci de présentation. Mais ce qui est étonnant, c'est l'immédiate impression de vie intense qui vous baigne et vous saisit dès qu'on pénètre dans cette petite pièce. Telle est encore, à cinquante ans de distance, la puissance de l'œuvre de Toulouse-Lautrec ! Cet ensemble ne fait pas penser un seul instant à une rétrospective, aux faciles effets de « la Belle Epoque ». Ce qu'il évoque c'est la vie même, certes d'un temps qui eut son expression caractéristique. Mais aussi la vie de ceux et de celles dont le douloureux nabot de génie, dernier descendant des comtes de Toulouse, savait d'un seul coup saisir l'aspect extérieur avec tout son factice et le drame intérieur avec toutes ses tares.

Pas plus que Degas Toulouse-Lautrec n'était un impressionniste doctrinaire ou un caricaturiste cruel. Il était un voyant doué d'un œil aussi rapide qu'un déclic d'appareil photographique et d'une mémoire visuelle jamais en défaut. Lui non plus la nature ne l'intéressait guère. Mais il aimait tous les lieux où l'être humain l'emporte sur le décor, où la lumière artificielle magnifie les couleurs en les transposant et accuse impitoyablement les lignes et les formes, où le spectateur, enfin, peut toujours prendre une place « extraordinaire » permettant un angle de prise de vue jusqu'ici inconnu et saisissant.

Seulement Degas était un bourgeois misanthrope, grisonnant, vieux et sans drame, tandis que Toulouse-Lautrec, qui disparut en pleine jeunesse, à trente-six ans, représentait un « fin de race » aristocratique, mais vaincu dans sa force et doté d'une figure quasi monstrueuse. C'est pourquoi son œuvre s'auréole de je ne sais quel pathétique toujours généreux derrière les apparences. Est-ce sa faute si la hideur de certains métiers lui est fraternelle, si les contorsions de certains efforts lui paraissent normales ?

Gnome avide de mouvement, de ce mouvement dont il est privé, et hanté par la femme, il possède « le génie de la déformation », comme disait Yvette Guilbert. C'est pourquoi nous préférerons toujours ses *Goulue* et ses *Valentin le Désossé*, ses *Jane Avril* et ses *Jockeys*, ses *Mary Milton* et ses *Chocolat dansant le cake-walk*, qu'il a tous saisis sur le vif, au japonisme trop intelligemment stylisé de son *Bruant* et au réalisme un peu trop simpliste de son *Caudieux*.

Sa peinture appelle évidemment d'autres développements qui n'ont pas leur place ici. Contentons-nous de dire, pour terminer, que cette manifestation nous réserve dans son cadre restreint la révélation de quelques pièces presque inconnues dans l'œuvre gravé de Lautrec et qui à elles seules vaudraient le déplacement. Je pense à ces affiches pour *la Gitane* de Richepin et pour deux romans parus dans des journaux de Toulouse : *le Tocsin* et *le Pendu*.



GROCK NOUS EST REVENU AVEC SA FACE ENFARINÉE ET SON LÉGENDAIRE PETIT VIOLON. DES CASCADES DE RIRES ACCUEILLENT LES "GAGS" CLASSIQUES ET TOUJOURS NEUFS DU GRAND AMUSEUR INTERNATIONAL

" Faux départ, monsieur Grock... "

PAR MARCEL HAURIAC

Voici Grock, le grand clown international, sur la scène du théâtre de l'Etoile. Bonjour, monsieur Grock ! On croyait à votre retraite, plusieurs fois annoncée. Grock persiste... Qui serait assez ingrat pour le lui reprocher ?

Je me rappelle un soir où l'artiste, tout à coup, dut faire une pause pour attendre que s'apaise le rire vengeur de son auditoire. C'était vers 1921, je crois. La politique extérieure de la Grande-Bretagne suscitait chez nous, à ce moment, quelque amertume.

« Parlez-vous anglais ? » demandait Max, le partenaire. La voix puérile et malicieuse d'affirmer : « Ouais ! »

« Oh ! Dites-moi quelque chose en anglais ! »

De plus en plus ingénu Grock répliquait avec une intention de compliment, gouailleur et satisfait : « Lloyd George. » Depuis, il a modifié légèrement son texte qui désormais est rentré dans l'ordre des saillies habituelles.

Si je souligne cette infime variante, c'est pour trouver le diapason auquel est accordée aujourd'hui l'entrée de Grock. On l'a dit avant moi, son numéro demeure une mécanique admirablement réglée. Avant d'être l'auguste d'Antonet — et cela remonte bien loin — notre homme avait eu loisir d'observer ses collègues en bouffonnerie et de faire un choix parmi les effets les plus sûrs qu'ils savaient obtenir. Son génie a résidé dans la perfection avec laquelle il sut assembler ces morceaux disparates pour en faire un tout, un vêtement à sa propre mesure et dont l'originalité sans cesse éclate.

Pourtant mécanique il y a, c'est-à-dire engrenage implacable des incidents disposés dans une succession strictement concertée.

C'est ce mouvement d'horlogerie minutieusement réglé qui permet les « effets » prévus, mais qui ne ratent jamais.

Parfois je souhaiterais voir cet excellent musicien, ce remarquable parodiste, ce caricaturiste lucide, cet acrobate méritoire (méritoire en dépit de l'âge et même à cause de lui) bondir hors des limites qu'il s'est lui-même tracées pour se recevoir à pieds joints dans une boutade surgie à l'improviste. Il échapperait de la sorte, pour notre neuve satisfaction, à la finalité quasi mathématique dont il est, semble-t-il, prisonnier.

A Saint-Denis-le-Gast les petits écoliers sont exposés a toutes les rigueurs des saisons.

LES ÉCOLES DE FRANCE

QUEL EST L'ÉTAT PRÉSENT DE L'ÉCOLE PUBLIQUE FRANÇAISE? PEUT-ON L'AMÉLIORER ? QUEL AVENIR LUI EST RÉSERVÉ ?

Telles sont les questions que notre collaborateur JACQUES KAYSER *a étudiées au cours d'une importante enquête dont* France-Illustration *commence la publication.*

La rentrée des classes a ramené l'attention sur un problème singulièrement préoccupant. La population scolaire en effet augmente sans cesse. Mais pour les élèves qui affluent le nombre des écoles est devenu d'autant plus insuffisant que les destructions de la guerre ont lourdement aggravé la situation. Il faudrait reconstruire, construire et aussi aménager pour doter les enfants et leurs maîtres de locaux clairs, sains, avenants. Aux nombreuses difficultés qui se présentent l'état des finances ne permet pas malheureusement de donner les solutions immédiates qui s'imposeraient.

par Jacques Kayser

A la séance de l'Assemblée nationale du 3 mars dernier le ministre de l'Education nationale s'est engagé, au nom du gouvernement, à intensifier la lutte contre la grande misère de l'école française.

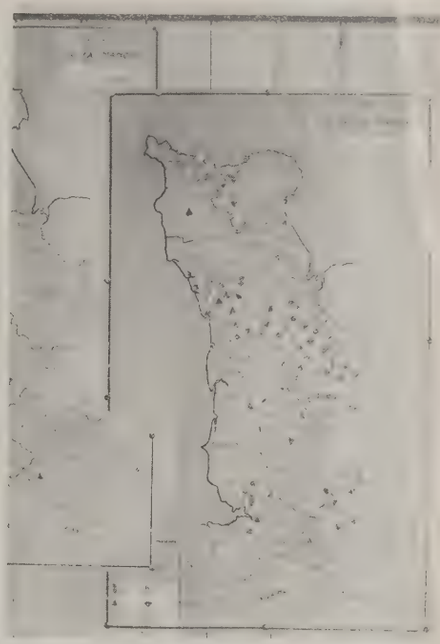
Il a chiffré l'effort budgétaire qui devait être entrepris. Il sait que les crédits qu'il a évoqués, s'ils constituent un maximum dans le cadre des conceptions financières actuelles, sont encore loin de permettre le démarrage général nécessaire au rééquipement scolaire de la France.

C'est que l'école française n'est pas seulement grièvement blessée dans les régions qui furent dévastées par la guerre ; elle est atteinte dans ses œuvres vives sur l'ensemble du territoire, où d'immédiates interventions chirurgicales sont à la fois indispensables et presque impossibles.

Lorsqu'on parle de cette grande misère de l'école française on songe tout naturellement aux campagnes et aux villes de Normandie et d'Alsace, à nos côtes et à nos cités industrielles qui ont connu les destructions du bombardement et de la bataille, mais il faudrait en même temps et aussi naturellement songer à la multitude de vieilles écoles délabrées, étroites et malsaines dont il est scandaleux de penser qu'au milieu du xx^e^ siècle elles abritent encore des enfants français.

J'ai parcouru la région parisienne, le Nord et la Normandie ; j'ai compulsé les articles publiés dans les revues pédagogiques, les rapports et les débats parlementaires ; j'ai posé des questions et je voudrais ici, à l'aide de quelques exemples, montrer l'ampleur angoissante des deux problèmes dont la solution importe à l'avenir de nos enfants : celui de la reconstruction et celui de la construction. Le premier provient des circonstances, mais le second correspond à une évolution normale que la Troisième République aurait dû prévoir et dont il semble

La question scolaire ne le préoccupe guère



Carte des écoles détruites dans la Manche.

Classe au groupe du Chemin-Vert, a Caen.

« Tonneauville », l'école de Cormeilles.

A Saint-Lo, grace au « Don suisse », l'école maternelle installée dans cette baraque est devenue un paradis pour les petits.

Cette cantine élevée dans une cour contrarie les jeux des enfants.

Le groupe des Sapins a Coutances, heureuse solution transitoire !

qu'elle n'ait tenu compte qu'au lendemain du vote des lois scolaires.

Il y a donc le problème de la reconstruction des écoles, du fait de la guerre.

★ PARTOUT OU L'ON S'EST BATTU LES ÉCOLES ONT ÉTÉ RAVAGÉES

J'AI traversé le département de la Manche, l'un des plus sinistrés. La carte que j'ai vue sur le mur du bureau de l'inspecteur d'académie montre l'étendue des ravages. Partout où l'on s'est battu les écoles ont souffert ; partout où le front a été stabilisé quelques jours les écoles ont été anéanties : les alentours de Cherbourg, la zone qui s'étend des deux côtés d'un axe Carentan-Coutances, la région de Mortain ont été dévastés.

Je m'arrête dans une petite commune qui, située au croisement de deux routes importantes et au bord d'une rivière, a dû être sévèrement bombardée. Elle a salué en juillet 1944 ses libérateurs avec un enthousiasme que ne limitaient pas les deuils de la veille.

Son maire, conscient de son rôle civique, a voulu sans délai reconstruire l'école. Mais entre sa volonté et les réalisations possibles sont venus s'interposer les écrans successifs d'une administration hiérarchisée et anonyme. Comme ses nombreux collègues, maires de villes éprouvées comme la sienne, il a obtenu le concours dévoué de l'inspecteur primaire, de l'inspecteur d'académie au chef-lieu du département, du préfet du département, du ministère de l'Education nationale. Mais si toutes ces portes étaient largement ouvertes, si tous les interlocuteurs se montraient compréhensifs, la décision devait être prise ailleurs — au sein de comités départementaux et de commissions techniques et en fin de compte à Paris, par le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme.

Il a fallu au maire trouver un architecte et le faire agréer. On lui a conseillé — non à tort — de s'adresser à un architecte parisien, un de ces hommes au cabinet tentaculaire dont on dit communément qu'il a le bras long. Le maire a des idées : il connaît les défauts de l'école détruite, il sait qu'elle était trop petite et qu'à partir de l'année prochaine le nombre des enfants allant à la maternelle sera beaucoup plus grand qu'avant la guerre. Il voudrait donc que son école, dont la carcasse solide était antérieure à la naissance de la Troisième République, ressuscitât plus vaste, plus claire, mieux outillée. Mais il apprend que l'architecte doit présenter son dossier « en identique », sinon le dossier sera rejeté et les frais de la reconstruction incomberont au moins partiellement à la commune, qui devra, pour obtenir une subvention de l'Etat, entamer les longues procédures régulières sur lesquelles nous reviendrons...

Pour faire vite le maire s'est résigné à la construction en identique alors qu'il avait réclamé une « construction en amélioration » qui tînt compte des progrès techniques, des exigences de l'hygiène et de l'évolution sociale. Malgré cette concession le maire attend l'avant-projet de l'architecte. Ce travail est long à obtenir, car les architectes parisiens sont surchargés de besogne et les priorités qu'ils accordent s'adressent aux importants groupes scolaires des grandes villes. Pour cette petite commune héroïque, dont le nom parut dans les communiqués, l'architecte parisien ne s'est pas déplacé, et lorsque le maire s'est rendu à Paris il n'a pas été reçu par le maître, mais par un de ses collaborateurs.

★ DES ENFANTS SONT ENCORE PARQUÉS DANS DES MASURES

PENDANT que s'écoule ce temps précieux les enfants sont groupés dans une impossible masure où, serrés les uns contre les autres, ils essaient d'écrire, de lire et même de respirer, tandis que lorsqu'il pleut ils évitent de recevoir les gouttes qui passent à travers la toiture.

Finalement, après des allées et des venues entre Paris et la commune, la commune et le chef-lieu, le chef-lieu et Paris, après l'avis de la commission départementale de la sécurité, du comité départemental des colonies de vacances, de l'auguste conseil général des bâtiments de France, le projet sera sans doute accepté. On pourra se mettre à reconstruire...

Et lorsque l'école sera reconstruite on constatera ce qu'on sait déjà : qu'elle est trop petite pour abriter tous les enfants de la commune. Il faudra donc, comme pour la plupart des écoles de France, entamer une procédure qui aboutira, après plusieurs années de cheminement incertain, à l'autorisation de construire une ou deux classes supplémentaires.

Pour l'instant, dans la plupart des communes, on se « débrouille » comme on peut.

Comme on peut. C'est-à-dire dans les baraques les plus inconfortables et les moins hygiéniques. La baraque se justifiait à la fin de la guerre et au lendemain de la libération, dans les ruines, pendant l'année scolaire 1944-1945. A la rigueur on pouvait s'y résigner pendant l'année scolaire 1945-1946, à condition qu'on pût voir s'édifier le bâtiment nouveau.

Des bâtiments nouveaux, en ce milieu d'année 1949, j'en ai vu fort peu... Mais des baraques, j'en ai vu partout. Et partout aussi les maîtresses et les maîtres, logés souvent dans des masures, rivalisaient d'ingéniosité et de zèle pour parer les murs sombres de la classe, lui donner une illusion de clarté, égayer pour les enfants ce cadre sinistre...

A Saint-Denis-le-Gast, au sud de Coutances, l'école des filles avait reçu, en 1944, un obus qui avait percé un mur, crevé deux planchers. Le gros œuvre était intact, la toiture n'avait pas souffert. Des réparations immédiates s'imposaient. Elles n'ont pas été faites ; le bâtiment s'est dégradé et aujourd'hui sa remise en état nécessiterait de très gros travaux. Cependant les enfants sont entassés dans une baraque qu'une maigre cloison sépare en deux classes... L'une abrite trente et un enfants, l'autre, vingt-quatre. La charpente est apparente, à 1 m. 80 au-dessus du plancher.

★ ON TREMBLE DE FROID PENDANT L'HIVER, ON ÉTOUFFE EN ÉTÉ

NOUS avons très froid l'hiver, très chaud en été, me dit l'institutrice. Les fenêtres sont trop petites et mal pratiques ; elles ne laissent passer qu'une lumière avare. Lorsque le vent souffle — et nous ne sommes pas loin de la mer — on a l'impression que la baraque va s'envoler... »

Le cadre extérieur est plaisant... mais les enfants n'ont pas droit aux récréations sur les pelouses, qui appartiennent à l'hospice voisin. Des fils de fer rigoureux et humiliants contraignent les enfants à demeurer aux alentours de leur baraque.

Saint-Lô n'a pas été intégralement rasé, puisque quelques bâtiments ont conservé leurs murs : c'est ainsi que l'ancienne Ecole normale a pu abriter quelques classes primaires. Je suis sorti dans la cour de récréation, proche des anciens haras, donc tétanigène. Une étrange baraque en occupe une partie. Le cantinier qui l'habite refuse de l'évacuer et proteste à sa manière contre les jeux des enfants : il a dans ses persiennes planté des clous, la pointe vers l'extérieur, pour détourner l'écolier assaillant et crever les balles. On peut juger du « climat moral » des récréations. Les enfants ne se laissent pas décourager ; ils éditent avec succès un petit journal... Ils l'ont appelé : « Vers l'avenir » ; leur confiance finira bien par être justifiée...

De l'autre côté de Saint-Lô le « Don suisse » a fait édifier une école maternelle dans des baraques banales, mais saines et propres, et dans lesquelles désormais on trouve, entretenus avec amour, tous les perfectionnements modernes.

Plusieurs villes ont réalisé des miracles locaux, faisant surgir du sol, souvent avec des pierres de récupération, des groupes scolaires qui n'ont pour seule prétention que celle d'exister et dont on ne sait plus exactement si on doit les appeler « écoles semi-provisoires » ou « écoles quasi définitives ». On les dit de style transitoire. L'ensemble paraît peut-être nu, austère, rigide, mais il est clair et sain.

Je pense au groupe des Sapins, à Coutances. Sur le flanc de la colline où s'étage la ville autour de sa puissante cathédrale, quatre bâtiments de deux classes chacun ont été construits. Les deux classes sont séparées par un préau

RÉCRÉATION A L'ÉCOLE SINISTRÉE DE SOLIERS.

couvert et réunies, à l'arrière, par les vestiaires et les commodités.

Je pense au groupe du Chemin-Vert, à Caen. En deux mois et demi la première construction — sans étage, certes — a été achevée. L'autre, qui comporte un étage, édifiée en cinq mois, a été inaugurée en janvier dernier. Sans doute a-t-on paré au plus pressé ; les murs peuvent attendre un revêtement dès l'instant que déjà les enfants travaillent dans les classes et se récréent dans la cour. Ici la clarté n'a pas été négligée : il y a huit ou dix fenêtres par salle.

Je pense à des villes comme Sète, qui a reconstruit son groupe scolaire Ferdinand-Buisson, clair bâtiment en rez-de-chaussée, dominant l'étang de Thau. Près de Lille, à Lomme, dans une ville sinistrée — 1.100 maisons détruites pour 20.000 habitants — une municipalité réalisatrice a acquis, au centre de cette agglomération étendue et disséminée, un petit château si délabré que les Allemands n'avaient pas voulu l'occuper. On y a organisé un « restaurant » où les enfants d'ouvriers peuvent venir déjeuner et, aux beaux jours, bénéficier de l'air pur du grand parc. Et cent jours exactement le rez-de-chaussée a été transformé et il accueille aujourd'hui, sur des planchers caoutchoutés et dans un cadre agréable, cent quinze écoliers, conduits et ramenés en autocar, pour le déjeuner quotidien de midi.

Mais c'est là une réalisation sociale scolaire, certes, mais aussi un peu en marge de l'école... Ne nous attardons pas à de si nobles entreprises qui, dans des régions détruites et dans un Etat qui n'a pas encore retrouvé sa santé financière, pourraient apparaître comme un luxe alors qu'elles sont un exemple qui devrait stimuler beaucoup d'imitateurs.

Mais avec quelles ressources ? Les chiffres sont là pour imposer la réalité tragique.

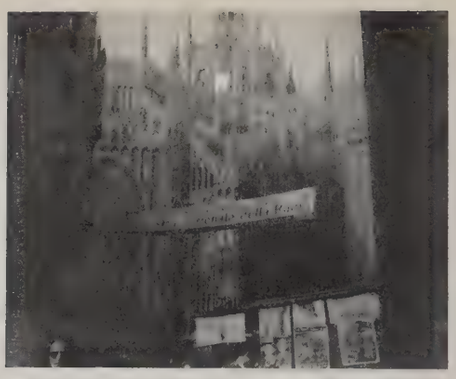
Il y a en France près de 5.000 classes primaires et 2.300 logements d'instituteurs entièrement détruits par la guerre et qu'il faut reconstruire. Il y a en outre plus de 6.000 classes primaires endommagées gravement par la guerre et qu'il faut réparer.

(A suivre.)

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

UNE VISITE EST UNE DISTRACTION APPRÉCIÉE.

CETTE IMAGE DE LA STATION DE TURIN A SERVI D'INDICATIF POUR LES PREMIERS ESSAIS ITALIENS.



MANIFESTATION SURTOUT COMMERCIALE, L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE MILAN PRÉSENTAIT DU MATÉRIEL DE TÉLÉVISION ET DE RADIO.

L'ÉMETTEUR DE TURIN OU ONT LIEU LES ESSAIS.

LE PALAIS DES ARTS, SIÈGE DE L'EXPOSITION.

POUR UNE TÉLÉVISION

AMÉRICAINS, FRANÇAIS ET ANGLAIS EN COMPÉTITION A MILAN ET A TURIN

Voilà vingt ans un ingénieur français, M. Barthélemy, présentait le premier appareil de télévision. Aujourd'hui s'engage sur le plan international la « bataille des définitions », dont on connaîtra, dans quelques semaines, les gagnants. Le 5 octobre en effet ont commencé à Turin les essais comparatifs des matériels américain et français. Les experts jugeront en connaissance de cause. Cependant le* Congrès *et l'*Exposition internationale de télévision, *qui se sont tenus le mois dernier à Milan, nous fournissent dès à présent quelques indications utiles.

En matière de télévision savants et techniciens français ont su garder le premier rang dans la course vers le progrès. Ils viennent de présenter à Milan le matériel à haute définition : 819 lignes — ce qui signifie que le récepteur moderne offre désormais des images composées de 819 lignes horizontales, chacune de 1.000 points juxtaposés. La France ne présente pas à Turin une installation expérimentale, puisqu'un programme complet d'exploitation prévoit chez nous l'équipement de huit émetteurs de grande puissance (1 à 5 kilowatts), l'établissement d'un réseau d'interconnexions, enfin la création de trente-cinq centres de moyenne puissance (300 à 500 watts). Le 3 octobre 1949 Paris-Tour Eiffel 819 » est entré en service.

Nos voisins britanniques, qui envisageaient, au dernier congrès de Zurich, un alignement futur sur le « 819 », disposent, pour leur part, d'un émetteur à 405 lignes et comptent achever très prochainement une première station-relais.

Suisse, Hollande, Danemark et Suède, formant ce qu'on appelle couramment le « bloc Philips », entendent bien maintenir leur définition moyenne de 625 lignes. Quant aux Américains — qui mettent dans la balance 1.200.000 récepteurs en service, 28 émetteurs construits, 25 millions de récepteurs prévus — ils transforment leur « 525 lignes » en 625 également.

Dans ces conditions, seul un audacieux euphémisme a pu faire dire à l'un de nos confrères italiens que les « trois grandes sœurs » de la télévision s'étaient présentées à Milan. A la vérité, la présence à Turin, dès le mois dernier, de l'émetteur américain destiné aux essais n'avait pas été sans causer quelque émoi parmi les correspondants des journaux parisiens venus rendre compte de cette « exposition » ! Mais, tout compte fait, celle-ci était seulement une manifestation commerciale, le congrès étant réservé aux discussions techniques des savants, et aujourd'hui commence véritablement le match franco-américain.

L'émetteur américain 625 lignes trouve un rival dans l'émetteur français 819 lignes. Tous deux sont d'égale puissance. Le concours se déroulera, comme il se devait, en toute équité.

Du résultat dépendent tous les échanges internationaux de programmes, et aussi l'équipement des pays qui n'ont pas encore d'installations propres... en premier lieu l'Italie ! Les expériences techniques de Turin ne seront pas seules à influencer les intéressés. Sans doute ceux-ci pourront-ils constater — comme nous avons pu le faire déjà — que la projection *sur grand écran* d'une image définie à 625 lignes s'apparente tout juste en qualité aux meilleurs « Tom Mix » du temps du muet, alors que celle d'une image à 819 lignes peut être honorablement comparée aux « actualités cinématographiques » modernes. Ils tiendront compte aussi de la capacité de production des pays concurrents. Mais ils ne seront pas non plus sans évaluer la qualité des différents programmes proposés pour un avenir immédiat.

La « bataille des lignes » n'est donc pas jouée encore. Ce ne sont pas seulement les qualités techniques du matériel de la télévision française, mais aussi les programmes d'actualités, les spectacles qu'elle s'efforce actuellement de rendre plus substantiels qui détermineront la position de la France dans les futurs échanges hertziens.

APRÈS LA BÉNÉDICTION LE CORTÈGE QUITTE L'ÉGLISE POUR REGAGNER LE CHATEAU DE MAILLÉ.

CONDUITE PAR LE DUC DE MAILLÉ, SON PÈRE, Mlle JEANNE-MARIE DE MAILLÉ, QUI PORTE UNE ROBE SIGNÉE D'UN GRAND COUTURIER PARISIEN, SE REND A L'ÉGLISE DE CHATEAUNEUF-SUR-CHER, OU SERA CÉLÉBRÉE LA CÉRÉMONIE RELIGIEUSE.

LES ÉPOUX SIGNENT LE REGISTRE DE LA MAIRIE.

L'ACCOLADE ÉMUE DE « MADAME » LE MAIRE.

L'HOMMAGE DES JEUNES POLONAISES DU BERRY.

AU PAYS DU BERRY...

UN GRAND MARIAGE

APRÈS le mariage de l'archiduchesse Elizabeth-Charlotte avec le prince de Liechtenstein, célébré à Lignières, le Berry vient d'être une nouvelle fois le lieu choisi pour une autre grande cérémonie nuptiale. C'est en effet dans l'aimable petite ville de Châteauneuf-sur-Cher qu'ont été unis Mlle Jeanne-Marie de Maillé, fille du duc et de la duchesse de Maillé, et le prince Guy de Broglie, fils du prince Amédée de Broglie et de la princesse, née Faucigny-Lucinge.

Par sa mère, née princesse Anka Radziwill, la mariée descend d'une illustre famille de Pologne, et c'est en souvenir de cette ascendance qu'un groupe de la colonie polonaise de Rosières, près de Bourges, était venu, en costume national, saluer le jeune couple.

Châteauneuf étant administré par une femme, celle-ci, Mme Devaux, en qualité de maire, déclara les époux unis selon la loi. Les témoins étaient pour la mariée M. Guy de Wendel, ancien sénateur de la Moselle, et le prince Léon Radziwill ; pour le marié, son frère, le prince Jean de Broglie, auditeur au Conseil d'Etat, et la princesse d'Andigné.

La cérémonie religieuse, à laquelle assistaient de nombreuses personnalités de l'aristocratie, des lettres et des sciences, fut célébrée par le doyen du chapitre de Bourges, Mgr Pirot.

Puis le cortège nuptial se dirigea vers l'historique château de Maillé. Selon la coutume berrichonne, les cornemuseux ouvraient la marche en jouant de vieux airs du pays. La réception au château devant un buffet somptueux ne réunissait pas moins de quatre cents invités, tandis que dans une aile de la vaste demeure un déjeuner rassemblait les fermiers et le personnel. Au village même, en vertu d'un vieil usage, la galette fut offerte aux habitants, avec le vin du cru.

Ajoutons que la veille un dîner intime avait été servi dans la vaisselle donnée par le roi de Saxe au prince de Talleyrand.

L'ATHLÉTISME FRANÇAIS A L'HONNEUR

Après sa victoire sur la Finlande, remportée pour la première fois sur terrain adverse, suivie d'un autre succès sur la Norvège, l'équipe française vient d'ajouter à son palmarès le plus beau fleuron en gagnant le match qui l'opposait les 1er et 2 octobre aux Suédois, au stade de Colombes. On savait, certes, que plusieurs de nos hommes tenaient la grande forme (Mimoun n'avait-il pas battu sur 10 kilomètres Heino, le recordman du monde, tout en pulvérisant le record de France !). Mais de là à prévoir que tous ou presque se surpasseraient au point de triompher des « dieux du stade » il y avait une marge qui semblait bien grande. Et pourtant, par 3 petits points (93 à 90) la balance pencha, en définitive, du côté des nôtres.

Tous donnèrent le meilleur d'eux-mêmes et sont à féliciter, mais quelques exploits furent particulièrement brillants.

Mimoun, malgré une fin de saison très dure, remporta les 5.000 et les 10.000 mètres. Bally en fit de même pour les 100 et 200 mètres (battant le record de France de cette dernière distance en 21" 3/10). Marie égala son record de France des 110 mètres haies (14" 4/10), tandis qu'El Mabrouk, bien que dominé par Strand, s'adjugeait le record du 1.500 mètres en 3' 47" 2/10. Enfin Damitio (1 m. 96 au saut en hauteur), Paris (9' 14" 4/10 au steeple), Elloy et Thureau (53" 9/10 et 54" aux 400 mètres haies) méritaient pleinement la confiance qu'avait placée en eux la Fédération, ainsi que Bally, Valmy, Camus et Schewetta, qui, en 1'54" 3/10, réalisaient la meilleure performance française au relais 100+200+300+400 mètres.

NOS SPRINTERS FURENT TRÈS SUPÉRIEURS AUX SUÉDOIS. ON VOIT CI-DESSUS BALLY A L'ARRIVÉE DES 200 MÈTRES. — NYBERG MÈNE, MAIS MIMOUN GAGNERA LES 5.000 MÈTRES. — LA COURSE DES 110 MÈTRES HAIES. A DROITE, MARIE.

UNE BELLE PERFORMANCE
A L'ACTIF DE LA CONSTRUCTION FRANÇAISE DE L'AUTOMOBILE

Il y a un an, l'essai que j'avais effectué de la Dyna-Panhard avait déjà donné de remarquables résultats. La Dyna présentée au Salon est notamment équipée d'un nouveau moteur qui constitue un véritable phénomène mécanique, non seulement par les performances qu'il permet à la voiture de réaliser, mais encore par des dispositifs spéciaux qui donnent à ce moteur une longévité extraordinaire. Un moteur inusable, peut-on dire.

Cette nouvelle voiture, il m'a été donné de l'essayer sur un parcours qui groupe, en 200 kilomètres, la plupart des obstacles s'opposant, sur la route, à la réalisation de fortes moyennes : routes encombrées, nombreux croisements, localités fréquentes et difficiles à traverser, etc. Ce parcours est le suivant : Saint-Germain, Mantes, Pacy-sur-Eure, Vernon, Gaillon, Courcelles, Les Andelys, Tourny, Thillois, Saint-Clair-sur-Epte, Magny-en-Vexin, Pontoise, Eragny.

Dans la première heure, qui nous a amené à Gaillon, 88 kilomètres ont été couverts ; dans la seconde, de Gaillon à Eragny, 83 km. 200 ; moyenne générale : 85 km. 600.

En palier le kilomètre a été couvert en 33" 2/5 à l'aller et 32" 1/5 au retour, soit un temps moyen de 32" 4/5 correspondant à 109 km. 756 à l'heure.

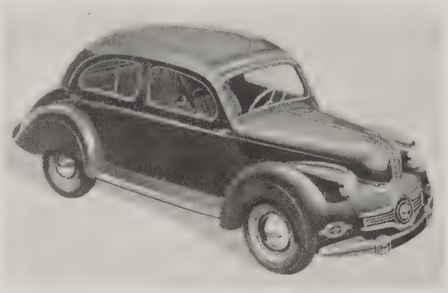
En côte, sur un kilomètre, à Gaillon, le temps de 48 secondes a été réalisé, soit 75 de moyenne.

Départ arrêté on est à 30 à l'heure en 4" 1/5, à 50 en 8" 2/5, à 80 en 19" 1/5, à 90 en 23" 2/5.

A cette moyenne de 85 km. 600 la consommation a été de 6 l. 714 aux 100 kilomètres. Sur 100 kilomètres du parcours Saint-Germain, Mantes, Pacy, Vernon, Gaillon, route de Louviers, à 80, 100 de moyenne, la consommation a été de 6 l. 180.

Ce sont là des résultats d'une classe exceptionnelle qui sont bien près du maximum réalisable sur ce parcours par n'importe quelle voiture.

Ils n'ont été rendus possibles que par une tenue de route irréprochable commandée en même temps par l'ensemble de la traction avant, l'épure d'une direction précise, une suspension parfaite à la



fois pour le confort et pour la rectitude de la trajectoire sur la route, un excellent rapport entre le poids et la puissance, un freinage largement calculé.

Mais la performance n'est pas tout, et l'on serait même tenté de la considérer comme peu désirable pour une voiture qui manquerait de la robustesse nécessaire. Et c'est ici que se confirment les extraordinaires qualités de la Dyna, qualités de conception, qualités de réalisation. D'abord le moteur a une cylindrée unitaire moyenne, ce qui lui permet des organes de bonnes dimensions et s'usant moins que ceux des petits cylindres. Il sera donc possible de rouler beaucoup plus longtemps avant que s'impose la remise en état des fûts de cylindres, des pistons et des segments. Le bon état de la compression accroîtra les économies d'essence et d'huile, dont la consommation dépend pour une part importante.

Encore et surtout l'embiellage breveté Panhard sur roulements spéciaux, le rappel des soupapes par barres et tubes concentriques de torsion, l'acier des soupapes, indifférent à l'emploi de toutes les essences de France et de l'étranger, accentuent la résistance à l'usure de ce moteur.

A l'actif de la Dyna-Panhard on peut encore porter l'avantage du refroidissement par air, qui libère l'usager des servitudes du radiateur, des joints, de l'eau qui bout en été, gèle en hiver ; de la boîte à 4 vitesses avec quatrième surmultipliée, de la carrosserie isolée du châssis par interposition de blocs de caoutchouc.

La Dyna-Panhard est une « vraie » quatre places. L'aspect extérieur est parfois trompeur. Mètre en main, on peut constater — avec une certaine surprise — que par rapport à une 7 CV moderne, dont on se plaît à reconnaître qu'elle constitue une très belle réussite, il y a : pour les passagers avant la même largeur aux coudes, 5 centimètres de moins aux épaules (soit 2 cm. 1/2 par personne ou 1 cm. 1/4 par épaule) ; que du centre du volant au dossier des sièges arrière (comprenant par conséquent la profondeur des sièges avant et arrière, et la distance entre eux), la différence est de 3 centimètres ! Quant à la hauteur disponible entre la banquette arrière et le toit (par conséquent la distance entre la tête du passager arrière et le toit), la Dyna a 1 centimètre de plus. Gageons que, comme moi d'ailleurs, ces constatations surprendront beaucoup de lecteurs.

Pour nous résumer : la Dyna-Panhard, qui est une voiture à grandes possibilités, utilisable aussi bien pour un service intensif en ville que pour les longs voyages, est, à performances égales et à égalité de confort d'autres voitures, beaucoup plus économique que celles-ci.

Economie de pneus, d'essence, d'assurances... tout cela se traduit annuellement par un chiffre de l'ordre de 100.000 francs.

A la fois une voiture de race et une voiture de sagesse.

MAURICE PHILIPPE.

(Communiqué.)

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Franchet d'Espèrey

Au rayon de l'histoire contemporaine, parmi les vies des hommes illustres de notre temps, une place demeure en grisaille : celle du maréchal Franchet d'Espèrey. Une curieuse injustice a fait, et fait encore, qu'on a toujours moins parlé de lui que de ses émules. C'est à peine si on ne l'oublie pas. On dresse en vis-à-vis les deux grands victorieux de l'autre guerre, Joffre et Foch. Mais le troisième ? C'est vrai, il y a un troisième et l'on n'y pensait plus — quoiqu'il soit peut-être le plus important.

Cela tient sans doute à son caractère. « Franchet d'Espèrey était un indépendant et un isolé », écrit son ancien collaborateur le général Paul Azan, dans l'excellent ouvrage qu'il vient de lui consacrer (Flammarion). Non seulement il avait horreur du monde politique, où il ne chercha jamais d'appui, mais dans l'armée même il était détaché de toutes les castes militaires. Il y avait selon lui trois catégories de grands généraux : les coloniaux, les hommes de l'Etat-major et les professeurs de l'Ecole de guerre. C'est avec les coloniaux que Franchet d'Espèrey s'entendait le mieux. Il avait d'ailleurs servi au Tonkin et il avait été l'adjoint de Lyautey au Maroc. Mais il n'entrait dans aucune association de camaraderie, encore moins dans une société d'admiration mutuelle, comme il aimait à dire. Sa valeur était telle qu'elle s'imposa. Son génie triompha plus d'une fois. Mais les grandes choses qu'il a faites n'ont guère été pleinement reconnues, et même on ne l'a pas toujours laissé parfaitement les accomplir.

Le livre du général Azan est une biographie complète où l'on trouvera tous les détails sur l'histoire du grand homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort : ses années de Saint-Cyr, les étapes de sa carrière, tout son *cursus honorum*. Mais surtout il met en valeur le rôle décisif joué par Franchet d'Espèrey au commencement et au dénouement de l'autre guerre : à la victoire de la Marne et à la victoire finale.

Joffre a écrit dans ses mémoires : « Le rôle de Franchet d'Espèrey dans la journée du 4 septembre 1914 mérite d'être souligné devant l'histoire : c'est lui qui a rendu possible la bataille de la Marne. » Il y a plus : Franchet d'Espèrey venait de reprendre en main la Ve Armée, que Joffre lui avait confiée quand il avait dû remplacer Lanrezac. Or, d'après le récit très documenté du général Azan, cette armée, sous l'impulsion de son nouveau chef, est celle qui fait entre la retraite et la victoire le redressement le plus rapide, le plus nerveux, le plus efficace. Franchet d'Espèrey a même entrevu, et aurait peut-être atteint si cela n'eût dépendu que de lui, une victoire beaucoup plus complète, dont le revirement de la Marne n'était à ses yeux que le « prélude ». Et je dois dire que le général Azan apporte à cet égard une documentation assez convaincante.

La seconde victoire de Franchet d'Espèrey, celle qui a fait sa gloire, est celle qu'il a remportée à la fin de la guerre dans les Balkans. Elle autorise son biographe à écrire : « En stratégie d'Espèrey est le seul grand chef allié qui ait su voir la guerre sur l'échiquier mondial. » Car c'est moins d'un mois après la Marne, dès que le front occidental fut immobilisé, qu'il parla pour la première fois à Poincaré d'un mouvement tournant par l'orient de l'Europe. Dès l'hiver 1914-1915 il en dressait le plan. Il disait : « C'est par là qu'aura lieu la décision. Il faut recommencer le plan de 1796 en le modifiant en fonction du téléphone et de la vapeur. Regardez 1796-1797. Ce ne sont pas les grosses armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, c'est la petite armée d'Italie qui a réussi. » C'était vrai : Franchet d'Espèrey avait le don d'imagination sans lequel il n'y a pas de génie.

Mais cette victoire fut mal connue du public, sa gloire à demi étouffée, et, surtout, ce fut encore une victoire incomplète. D'Espèrey avait vaincu la Bulgarie, la Turquie, la Hongrie. Il marchait sur Vienne et sur Berlin. L'entrée des Français vainqueurs à Berlin aurait eu lieu, et dans un éclair, alors que par l'occident ç'eût été long et difficile. Ni Clemenceau ni Foch ne le voulurent, contre l'avis de Poincaré. Pourtant la paix de 1919 eût été établie sur d'autres bases.

Les grandioses occasions manquées sur lesquelles la vie de Franchet d'Espèrey s'ouvrit plusieurs fois comportent un troisième épisode ; c'est tout à la fin de cette vie, durant l'occupation, dont d'Espèrey connut les deux premières années. Le général Azan est discret sur ces derniers mois. Il nous dit seulement que d'Espèrey avait toujours sur sa table un revolver chargé pour tirer sur le premier Allemand qui passerait sa porte. La vérité est qu'il écumait à entendre répéter que nous devions accepter la défaite et que le maréchal en décidait ainsi. « Le maréchal ! ripostait-il, il y en a un qui dit cela. Mais nous sommes deux. » C'étaient les deux derniers maréchaux de 1914-1918, en effet, et d'Espèrey en parlait d'autant plus librement qu'ayant eu jadis le colonel Pétain sous ses ordres il avait réclamé pour lui de l'avancement...

Or je sais qu'à Londres, en 1941-1942, certains Français libres songèrent à faire enlever Franchet d'Espèrey en avion pour l'amener parmi eux. L'autre maréchal eût parlé à la radio. Ce maréchal-là eût appelé à la résistance, au combat, à la victoire à venir. L'effet eût été considérable. Mais le vieux Franchet d'Espèrey était gravement infirme depuis son accident d'automobile de 1933 en Algérie. Il mourut en juillet 1942. Il eut l'honneur d'une oraison funèbre du cardinal Saliège qui commençait par ces mots : « Celui-là était un preux ! » On aimerait que le livre du général Azan révélât cette grande figure à beaucoup de Français qui ne la connaissent pas assez.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

La Quadrature du cercle

La *Quadrature du cercle*, de l'écrivain russe Valentin Kataiev, montée par Georges Vitaly au théâtre de la Huchette, nous est donnée comme une « comédie-vaudeville ». Voilà qui ne trompe pas son monde, et il serait bien injuste d'attendre une grande comédie de caractère quand l'auteur n'a prétendu qu'à nous divertir. Cependant le vaudeville a, lui aussi, ses règles, ses canons. On lui autorise quelque arbitraire dans les situations, sous réserve que celles-ci rebondissent d'acte en acte et provoquent une hilarité de bon aloi. On lui demande de tenir le spectateur en haleine jusqu'au bout, et de ne pas relâcher sa *vis comica*. Le principal défaut de *la Quadrature du cercle* est justement que dès le premier de ses trois actes on devine ce qui va se passer. En sorte que ce qui nous retient, indépendamment de la qualité de l'interprétation, ce n'est pas le sujet même, assez banal, ni les péripéties trop prévues, mais le milieu et le dépaysement qu'il nous apporte. L'action se déroule dans la Russie soviétique de 1926, à peu près, sauf erreur, à l'époque où Elie Ilf et Eugène Petrov écrivaient leurs *Douze chaises*, dont le ton est sensiblement analogue. Il faut insister sur la date, car on peut croire, d'une part, que la création d'une telle pièce semble à première vue impensable dans la Russie d'aujourd'hui et, d'autre part, que les conditions de vie en U. R. S. S. se sont depuis sensiblement modifiées.

On rit beaucoup à *la Quadrature du cercle*, je ne serais pas surpris que ce spectacle fît une longue carrière, et je m'en réjouis pour Georges Vitaly et son excellente troupe, mais pourquoi y rit-on ? Tout simplement parce que le public y voit une satire de la société soviétique, et il n'y a pas de doute que la satire y est pour le moins implicite, encore qu'elle dépasse, à coup sûr, aux yeux du spectateur ce qu'a pensé y mettre l'auteur. Valentin Kataiev a voulu écrire un vaudeville : le trait y est donc appuyé, mais sous la caricature même la vérité apparaît assez singulière, voire déconcertante à un esprit d'Occident pour que, dans le tableau ingénu, il croie démêler une certaine âpreté critique. Toutes proportions gardées, et l'art y étant sensiblement inférieur, la vie des étudiants soviétiques de l'an de fer 1926 nous est restituée avec presque autant de fidélité dans *la Quadrature du cercle* que le comportement des médecins du Grand Siècle dans *le Malade imaginaire*.

Ce sont des étudiants, en effet, que les Vassia et les Abram, les Loudmila et les Tonia Kouznetzova mis en scène par Valentin Kataiev. La crise du logement sévit. Aussi Vassia et Abram occupent-ils tous deux la même chambre minuscule et « se vivent » plus de vent et de dialectique matérialiste que de saucisse. Ils s'en accommodent tant bien que mal jusqu'au jour où l'un et l'autre, sans s'être mutuellement prévenus, décident de se marier. Les formalités matrimoniales sont des plus simples en Union soviétique, si nous en croyons notre auteur. Il suffit d'aller se faire enregistrer au bureau des mariages. Cette facilité explique que Vassia et Abram s'étant brusquement décidés au conjungo et croyant vivre désormais à trois dans le réduit qui leur sert de logement s'y voient chacun en pouvoir de femme légitime. Pour corser l'aventure il se découvre que Vassia fut naguère l'amant de Tonia, femme d'Abram. La vie en commun n'en est pas plus aisée, et l'inévitable se produit. Vassia reviendra à Tonia, tandis que, par chance, Abram et Loudmila se découvriront faits l'un pour l'autre.

L'ennui est que cette histoire simplette ait été étirée en trois actes. Un acte, à mon sens, y eût suffi. Mais enfin nous avons là un document sérieux sur la vie des étudiants soviétiques, et l'intérêt en est, dans l'ensemble, sauvegardé. Un des plus sûrs éléments de comique est fourni par le curieux jargon de meeting communiste qui, à en croire Kataiev, serait, au pays de Staline, entré dans la langue quotidienne. On y parle couramment de « martyrs du travail », de « grands-pères de choc », d'esprit « petit bourgeois », de telle action « dialectiquement raisonnable », et tout va bien pourvu qu'on soit « dans la ligne » et que « la révolution n'en souffre pas ». Tant il y a que les personnages arrivent à donner l'impression d'automates limités à un vocabulaire privé de substance humaine.

Quoi qu'il en soit, la pièce est jouée et mise en scène avec une intelligence et une fantaisie allègre qui pourraient suffire à faire sa fortune. Mlle Monique Delaroche n'a jamais montré plus d'aimable pétulance. Mlle Lisette Lemaire tient à la perfection son rôle d'étudiante un peu sèche, mais sensible. Max Palenc et Maurice Chevit incarnent Vassia et Abram avec un allant, une conviction sans défaillance. Quant à Georges Vitaly même, tant comme acteur que comme metteur en scène, on n'a que des éloges à lui adresser.

MONIQUE DELAROCHE, MAX PALENC, VITALY, CHEVIT, LISETTE LEMAIRE.

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

Théâtres lyriques

Au rebours des marmottes, les théâtres de musique, à Paris, dorment l'été. En septembre leurs yeux, encore pleins de vieux songes, s'entr'ouvrent; et les « prémices de leurs voix », comme dit le poète d'*Aurore*, n'évoquent que des souvenirs. C'est ainsi que l'Opéra nous a conviés à une reprise de *Tristan*. Elle avait ceci pour nous de tonique qu'on y essayait des artistes français, de ce groupe que M. Hirsch, non sans peine, s'efforce de reconstituer, et qui, avec l'aide des dieux, nous consolera peut-être d'avoir perdu Delmas, Rousselière et Renaud, Lucienne Bréval, Ackté et les autres héros du wagnérisme en fleur... Une du moins de ces nouveaux résiste à la comparaison avec ses aînées et avec les chanteuses étrangères qui furent Isolde : Mlle Juyol ! Saluons une voix miraculeuse, une voix solide, égale, vibrante et lumineuse ! Je n'en ai pas connu de plus belle. La voix proverbiale de Félia Litvinne, qu'elle rappelle étonnamment par le timbre, ressuscite dans ce jeune larynx, ébranlé par une soufflerie inépuisable ! Quelle justesse et quel éclat ! Et comme cette partenaire est redoutable pour M. Charles Fronval, ténor encore « brut », un peu rugueux, dont la timidité évidente, à l'assaut du rôle le plus dur du répertoire, retenait imperceptiblement la voix dans le grand duo et surtout dans les douceurs de l'hymne à la Nuit au-dessous d'un *comma* ou deux de la note vraie ! Quand M. Fronval, au dernier acte, agitant ses blessures dans les couvertures de laine dont Kurwenal l'emmaillote et sous les bandes et les compresses qu'il va arracher, n'a plus eu à économiser l'air, il a fait preuve de vaillance ; et tout compte fait, si l'on songe que cet artiste n'a pas trente ans et que, me dit-on, voilà moins de dix ans il gravissait, casqué de cuivre, les échelles de pompier et dirigeait une lance pacifique contre des maisons en feu, l'épreuve lui fut favorable. *Lasciate ogni speranza ?* Non, assurément. L'avenir de M. Fronval est même rassurant. Le travail y pourvoira. Mais celui de Mlle Juyol est éblouissant... Redisons-le : c'est une voix sans défaut. Que peut-on reprocher à cette Isolde ? Qu'elle manque un peu de taille ? Sans doute, mais on s'en aperçoit moins que dans Brunhilde, de *la Walkyrie*, où ses « *Oio-to-ho* » naguère vibraient comme ceux de Bréval !... Qu'elle pourrait être plus émue, plus palpitante ? Voilà la même objection qu'on adressait à Litvinne, dont la voix ne consentait jamais à se troubler et resplendissait dans la pire détresse comme un diamant posé au centre de l'écrin... Tandis que M. Fronval s'améliorait en chantant, Mlle Juyol, admirable d'énergie au premier acte, extraordinaire de facilité vocale, de rayonnement sonore au second, a paru froide et comme académique dans les sublimes effusions de la mort. Elle chantait comme au concert. N'importe; voilà une étoile; et nous sommes bien exigeants de vouloir qu'elle clignote et frémisse pour nous faire frissonner davantage. Son apparition dans le ciel du chant est un événement...

Je pourrais me plaindre de la diction pâteuse, de la jovialité de Kermesse de Kurwenal... Je pourrais signaler que Mlle Hélène Bouvier, dont la voix est presque aussi admirable que celle de sa camarade, et inépuisable, n'a pas parfaitement réussi à s'individualiser quand Brangaine, du haut de la tour, lance son chant de veille et la grisante mélodie chopienne soulevée d'arpèges que les wagnériens guettent le cœur battant... Je pourrais surtout dire que l'orchestre, bien que dirigé par le plus savant et même le plus inspiré des chefs — en France actuellement — M. Sébastian, n'a pas été sans mollesse, sans confusions légères et erreurs d'intonation... Mais quoi ! Les titulaires des pupitres n'étaient pas tous présents. Octobre les ramènera. Les « intérim » font de leur mieux, pas plus... En roi Marke M. Froumenty chante noblement, et il est le seul à articuler intelligiblement...

A l'Opéra-Comique une représentation de *la Bohême* de Puccini, qui depuis un demi-siècle encombre d'une sentimentalité de cassonade le théâtre où naquirent *Louise, Pelléas, le Juif polonais, le Jongleur, Bérénice* et où l'on a joué *Orphée, Iphigénie* et *Pénélope*, s'est trouvée complétée de façon bien inattendue par un opéra-bouffe de Philidor, auquel les amoureux de Mimi et de Musette n'ont rien compris... De *la Bohême* à *Blaise le savetier* il y a la distance de *Funiculi-Funicula* ou de *Santa Lucia* à quelque ariette subtile, adorablement raffinée et d'une simplicité sournoise, car elle est un miracle d'art et de goût du XVIIIe siècle. Le public des galeries, gâté par le sirupeux et le gluant puccinicus, s'est fâché de cette légèreté sémillante, de ces transparences ailées. Il n'a pas accepté les redits du texte, les couplets; toutes ces vieilleries « historiques » qui formaient « le style » de l'Opéra-Comique naissant et qui, après avoir enchanté dix générations, devraient ravir la nôtre par leur architecture aérienne, leurs symétries calculées et leur exquis équilibre... Peut-être même quelques-uns, écoutant sans s'y être préparés du Philidor (1726-1795), ont-ils cru assister aux ébats mélodiques, aux délicates attrapes musicales d'un Erik Satie, d'un Auric ou d'un Poulenc ? Je ne sais... La partition de *Blaise le savetier* a été huée par ceux qui ignorent le passé et ceux qui ne veulent pas du présent ; deux fortes armées de niais ! Ce n'en est pas moins un frêle et délicieux chef-d'œuvre.

M. Cluytens a pourtant dirigé à merveille son orchestre menu, qui fait autour des voix un si joli bruit d'insectes; un orchestre de fées-petit-doigt; l'orchestre de la cour de Lilliput... Trop fin pour les oreilles des Polyphèmes. Mlle Jourfier est sémillante comme une paysanne de Marivaux, M. Giraudeau semble avoir plusieurs gosiers, qui chantent chacun à leur façon, toujours spirituellement ; il est « farce » avec distinction. Leurs camarades, Mlle Nadine Renaux, M.-S. Rallier, Jean Michel et Forel, sont tous adroits. Ils semblent jouer avec plaisir. S'ils s'amusent c'est qu'ils comprennent. Les protestataires auraient dû attendre d'avoir compris.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Après le festival de Cannes

La plus lourde hypothèque qui pèse sur le festival de Cannes est bien le mélange des longs et des courts métrages. L'exemple de Bruxelles et de Knokke, qui avaient eu soin de passer les courts métrages à part et devant un jury différent, n'a pas été suivi. A tort.

Les courts métrages sont le plus souvent ennuyeux. D'abord parce que dans l'organisation économique actuelle de l'exploitation leurs recettes sont proportionnellement inférieures à celles des longs métrages. Leur réalisation en souffre même lorsque leur conception est intéressante. Ensuite, surtout dans les petits pays, ils répondent à des préoccupations fort éloignées du divertissement. Et la République poldève, soucieuse de créer une industrie cinématographique nationale, se rend compte qu'imaginer une belle histoire d'amour et la faire interpréter par deux vedettes pleines de sex-appeal est une entreprise au-dessus de ses forces : sur quoi elle réalise un documentaire sur la confiture de betterave, et l'envoie au festival de Cannes.

Aussi ne retiendrons-nous que les courts métrages cités au palmarès et en tout premier lieu le chef-d'œuvre de poésie et d'humour que Walt Disney a réussi avec *l'Ile des phoques*, pour son escapade du dessin animé dans le documentaire en technicolor. Jean Mitry a donné à *Pacific 231* un commentaire plastique qui s'égale à la musique d'Honegger, et *les Images médiévales*, de W. Novic, reproduisent en couleurs valables les enluminures des manuscrits.

Le grand prix du film de fiction, décerné à *The third Man*, vient récompenser un grand scénariste — qui est aussi un très grand écrivain — Graham Greene, le meilleur metteur en scène anglais avec David Lean, à savoir Carol Reed, et une distribution remarquable où brillent Joseph Cotten, Alida Valli, Trevor Howard et Orson Welles. Tous ont fait et feront mieux. Ce qui n'empêche pas *The third Man*, œuvre partiellement manquée et irritante, d'être le second meilleur film du festival. De loin supérieur est en effet *The set up*, dû à un inconnu, Robert Wise. Sous l'apparence trompeuse d'un simple film de boxe, c'est en réalité à la fois un poème et un pamphlet qui exalte le courage physique de l'homme et dénonce le sadisme des foules. Le Grand Prix de la critique lui a mieux rendu justice que la récompense officielle qu'il avait reçue pour la meilleure photographie.

La participation française a déçu. *Retour à la vie*, sur lequel je reviendrai, méritait pourtant une récompense avant *Occupe-toi d'Amélie*, et si *Rendez-vous de juillet* est de très loin le moins bon film de Becker, Daniel Gélin y fait merveille et aurait mérité un prix d'interprétation, tout autant qu'Edward Robinson, qui l'a reçu pour *la Maison des étrangers*.

Paradoxalement les Italiens ont reçu deux récompenses pour *Au delà des grilles*, celle de la mise en scène pour René Clément et celle de l'interprétation féminine pour Isa Miranda, alors que leur autre film *Riz amer* était nettement supérieur de ces deux points de vue, malgré ses défauts éclatants : comme dans *la Chasse tragique*, De Santis mêle indifféremment le meilleur et le pire.

Le prix du scénario, à *Lost Boundaries*, ne récompense que d'excellentes intentions aussi maladroitement mises en œuvre que possible. Ce sermon du dimanche sur les nègres qui se font passer pour blancs n'a rien à voir avec le cinéma. *Acte de violence*, de Fred Zinnemann, est de très loin plus intéressant : ce drame de la mauvaise conscience est raconté avec rigueur et âpreté, soutenant l'intérêt sans défaillance jusqu'à la fin.

Renonçant à couronner pour la dixième fois Gabriel Figueroa pour la photographie, le jury a attribué en désespoir de cause le prix de la meilleure partition musicale au film mexicain.

LE « RETOUR A LA VIE » DE LA DÉPORTÉE : AFFAIRES D'INTÉRÊTS FAMILIAUX.

PETITES CHRONIQUES

« RHIN ET DANUBE » AU CHATEAU DE VILLANDRY

Dans le cadre grandiose du château de Villandry, illuminé pour la circonstance, l'association « Rhin et Danube » a organisé une nuit de gala au bénéfice de ses œuvres sociales. Le général de Lattre de Tassigny présidait cette manifestation très réussie, qui réunissait dans les jardins du château une foule élégante venue de Paris et des environs. Plusieurs orchestres faisaient évoluer les couples de danseurs, et les élèves d'Irène Popard donnèrent un spectacle fort applaudi. Belle soirée au profit d'une belle œuvre.

« Bouillon » en faïence d'Aprey, à décor polychrome dans des réserves cernées de rinceaux pourpres se détachant sur fond imitant la soierie, adjugé 110.000 francs et provenant de la collection Marcel Haas.

BOLS A BOUILLON

Cette année à l'Hôtel Drouot ont été dispersées deux grandes collections de céramique formées par M. Marcel Haas et par le docteur Kuss, qui tous deux avaient su rassembler avec goût et érudition des exemplaires précieux des faïenceries de l'Est et d'autres fabriques provinciales. De modèles très simples, répétant ceux imposés par l'argenterie, les bouillons étaient formés d'un bol hémisphérique à anses, munis d'un couvercle à « graine » et posés généralement sur un petit présentoir.

Un très rare bouillon de Saint-Clément (dont la production se confond souvent avec celle de Niderwiller) à décor de paysages et oiseaux en camaïeu rouge sanguine, garni de branchages verts, s'est vendu 138.000 francs, alors que deux autres, de la même manufacture, à décor de paysages et oiseaux sur fond d'émail stannifère ivoiré caractéristique de ces ateliers, ont été adjugés 100.000 et 62.500 francs. Le même décor était à l'honneur dans une autre fabrique de l'Est créée à Aprey en 1744 par des ouvriers initiés à Meissen ; mais leurs scènes formaient de véritables petits tableaux où les oiseaux vivaient réellement et ne posaient plus seulement pour leur plumage ; les coloris étaient plus tendres que ceux de Strasbourg, souvent le fond était inspiré de l'art textile ; le bouillon que nous reproduisons ci-dessus a été vendu 110.000 francs.

A côté de ces pièces rarissimes on peut signaler d'autres bouillons dont la finesse et l'originalité ont séduit les amateurs de belles faïences : un petit bol couvert de Meillonas à bouquets de fleurs dans le goût de Strasbourg a trouvé preneur à 36.000 francs, et un autre de Niderwiller décoré d'un paysage en camaïeu de la gamme rouge, à 25.000 francs.

FRANCIS SPAR.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA POLITIQUE INTERNATIONALE :

Roger Céré, *Entre la guerre et la paix, 1944-1949* (Presses universitaires de France, collection « Que sais-je ? », 128 pages). Réunis à Yalta en février 1945, les Trois Grands déclarèrent que la fin de la seconde guerre mondiale était « la meilleure occasion de toute l'histoire de créer pour les années à venir les conditions essentielles d'une paix sûre et durable ». La victoire avait été en effet « totale », comme la guerre elle-même.

Mais, comme le fait observer l'auteur — dont les lecteurs de *France-Illustration* connaissent l'ampleur de vues et la sûreté de jugement — encore fallait-il que les actes répondissent aux intentions. Les hommes d'Etat américains avaient fondé leur politique sur la collaboration avec l'Union soviétique. Les exigences russes en ce qui concerne la Prusse-Orientale, la pratique du fait accompli à l'égard des pays baltes, la mise en tutelle des pays occupés ruinèrent cette collaboration, et il apparut que le gouvernement de Moscou n'avait, du fait de la guerre, rien perdu de son caractère révolutionnaire.

M. Céré suit les étapes de cette dégradation de la solidarité née de la lutte menée en commun. Le discours de Truman du 12 mars 1947 et le plan Marshall d'assistance à l'Europe marquent le changement d'orientation internationale des Etats-Unis et la division du monde en deux « blocs ».

Mais dans le système oriental règnent une unité de vues et une continuité animées par une volonté unique, tandis que dans le groupe occidental les hésitations sont visibles, les oppositions fréquentes ; l'alignement s'y fait par à-coups, en réaction contre les avancées successives de l'U. R. S. S.

Ainsi s'achemine-t-on vers une paix de compromis. La paix de 1945 s'est heurtée au même obstacle que la paix de 1919 : « l'opposition des dictatures, qui portent en elles-mêmes une nécessité d'expansion et une tendance à l'hégémonie ». L'auteur conclut que nous sommes de ce fait devant une épreuve très dure et que « notre civilisation, pour ne pas périr, doit adapter aux principes sur lesquels elle est fondée les techniques qui ont bouleversé le monde ».

L'HISTOIRE :

Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* (Armand Collin, 112 pages). Les amis de Marc Bloch, fusillé pendant la guerre par les Allemands, ont pieusement recueilli ces pages qui furent en quelque sorte un testament spirituel et dont cette réflexion éclaire l'esprit :

« Tout livre d'histoire digne de ce nom devrait comporter un chapitre qui s'intitulerait à peu près : « Comment » puis-je savoir ce que je vais dire ? Je » suis persuadé que même les lecteurs qui » ne sont pas du métier prendraient à » ces confessions un véritable plaisir » intellectuel. Le spectacle de la » recherche, avec ses succès et ses » traverses, est rarement ennuyeux. C'est » le « tout fait » qui répand la glace et l'ennui. »

Ce livre posthume est une magistrale leçon de méthode historique, rehaussée d'observations aussi alertes que pénétrantes. Notons celle-ci au passage : « Nous numérotons les siècles à la file, bien sagement, de cent ans en cent ans, depuis un point de départ fixé une fois pour toutes à l'an 1 de notre ère : l'art du XIII^e^ siècle, la philosophie du XVIII^e^, le « stupide XIX^e^ siècle », etc. Par malheur aucune loi de l'histoire n'impose que les années dont le millésime se termine par 1 coïncident avec les points critiques de l'évolution humaine... Ces fausses étiquettes finissent par tromper sur la marchandise. Le temps humain demeurera toujours rebelle au sectionnement rigide du temps de l'horloge. »

ALBERT MOUSSET.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Christian Germoz : *la Grand'Route* (Editions de la « Tour du Guet »).

Un récit de l'exode et d'un retour d'exode qui ramène la narratrice à Paris au lendemain de l'armistice. Récit très sobre rendant un son d'indiscutable « authenticité » qui lui communique, sans aucune recherche, une émotion parfois poignante.

Myriam Harry : *Radame* (Edit. Ferenczy.)

On lira avec un intérêt soutenu cette histoire de Radame, premier roi de Madagascar. Elle est pittoresque, animée, dramatique comme un roman. Et surtout Myriam Harry conte la vie de ce « Napoléon malgache » dans ce style coloré et poétique qui donne tant de charme à tout ce qu'elle écrit.

Pierre Mélon : *Montagnards.* (Editions Audin.)

M. Pierre Mélon, dont un prix littéraire récompensa *Achmet-Reis* et qui a confirmé à plusieurs reprises les dons qu'il affirmait dans ce livre, est un fervent de la montagne. Variés de ton, les récits qui composent son dernier livre, *Montagnards,* dépeignent avec bonheur les paysages alpestres et ces hommes courageux, robustes et sains qui les hantent, sans omettre çà et là l'humour qui trouve partout à s'exercer.

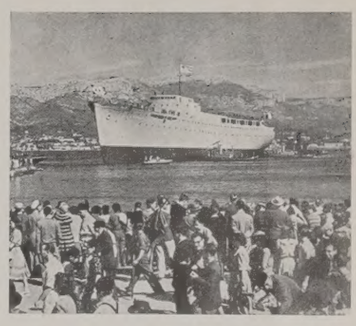
Les éditions Gautier-Languereau ajoutent deux nouveaux titres à la collection « Bibliothèque de ma fille ». *La Campanule des Karpathes,* de Claude Surlande, est l'histoire d'une jeune femme sacrifiant une vie parisienne luxueuse et douillette pour suivre son mari dans une région troublée par une implacable guerre civile. *Sous le signe de l'Olivier,* de Jeanne Coulomb, nous ramène aux heures sombres de l'occupation. Chantal, fougueuse infirmière réfugiée dans un village béarnais, aura maintes occasions de dépenser une énergie qui semble au lecteur inépuisable.

Les évolutions de ces deux héroïnes modernes ne peuvent manquer de captiver de jeunes lectrices, encore qu'elles ne parviennent à faire oublier ces demoiselles des romans de jadis, dont la perfection se paraît d'une vertu ici inconnue : l'humilité.

UN SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL

C'est assister à un véritable spectacle que de lire l'*Anthologie du Théâtre français contemporain* de Georges PILLEMENT. En effet, ces trois volumes illustrés donnent non seulement de copieux extraits des principales pièces qui ont vu le jour depuis 1918, mais encore étudient le mouvement théâtral sous ses trois formes : avant-garde, boulevard, littéraire. C'est ainsi que l'on aura d'une part les œuvres les plus importantes de CLAUDEL, DUHAMEL, ROMAINS, COCTEAU, GIRAUDOUX, ANOUILH, etc., pour l'avant-garde ; d'autre part DONNAY, BERNSTEIN, GUITRY, GERALDY, PAGNOL, etc., pour le boulevard ; enfin GIDE, ROLLAND, MARTIN DU GARD, MAURIAC, MONTHERLANT, SARTRE, etc., pour le théâtre littéraire.

Ces trois forts volumes du format 21×27, abondamment illustrés de planches en hors-texte, sont vendus brochés au prix de 1.530 fr. les trois ; reliés Ingres gris bleuté, titre or fin, sous étui rigide : 2.420 fr. (vente à tempérament sur demande). Frais de contre remboursement en sus. Les volumes brochés peuvent être vendus séparément. Editions du BÉLIER, Service S 1, 26, rue Desbordes-Valmore, Paris (16^e^). C. C. P. 3883 78. Notice gratuite sur demande.



LE « VILLE-DE-MARSEILLE »

Le *Ville-de-Marseille* a été lancé à La Seyne en présence de M. André Colin. Ce paquebot de la Compagnie Générale Transatlantique est destiné aux liaisons avec l'Afrique du Nord. D'une jauge de 8.295 tonneaux, d'une puissance de 15.000 chevaux et d'une longueur de 136 mètres, il atteint une vitesse de 20 nœuds. Les installations, extrêmement confortables, sont prévues pour neuf cent quatre-vingt-deux passagers. Il dispose en outre de vastes cales aménagées notamment pour le transport des primeurs et des fruits.

AUX MORTS FRANÇAIS DE MAUTHAUSEN

Le général Béthouart, haut commissaire français en Autriche, a inauguré sur les lieux mêmes où tant de nos compatriotes furent les victimes de la barbarie nazie un monument aux morts français du camp de concentration de Mauthausen, qui fut le témoin de leur calvaire. En présence de M. Bétolaud, ministre des Anciens Combattants, de délégations des nations alliées et du ministre autrichien de l'Intérieur, des couronnes furent déposées au pied du monument dédié « aux Français morts pour la liberté », dont les noms réunis sur une liste sont scellés dans la pierre.

GALERIE

GALERIE BERNHEIM-JEUNE
27, av. Matignon — 83, Faub.-Saint-Honoré

REDERER

NEW-YORK
PEINTURES

jusqu'au 14 octobre

LÉGION D'HONNEUR

Nous apprenons avec un vif plaisir la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur de M. J. Haver-Droeze. Grand et vieil ami de la France, depuis longtemps installé dans notre pays, M. Haver-Droeze dirige avec une compétence indiscutée l'une de nos plus puissantes entreprises industrielles : la S. A. Philips française. Par ses usines comme par le travail qu'elle demande à tous ses fournisseurs, la Société Philips est un des éléments les plus actifs de la production française, et elle assure l'existence de milliers de techniciens, d'ouvriers et d'employés.

On se plaît à reconnaître à l'animateur qu'est M. Haver-Droeze un sens aigu des réalités sociales qui lui permet de considérer les membres de son personnel comme des amis.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La Société des Amis d'Eugène Delacroix vient de renouveler son exposition « Delacroix et le paysage romantique » à l'atelier du maître, 6, rue de Furstemberg. Une série importante de nouvelles peintures et de nouveaux dessins prêtés par le musée du Louvre permet d'apprécier davantage le talent des maîtres du paysage romantique.

Valenciennes, Bidault, Michallon, Georges Michel forment l'avant-garde de ce mouvement naturaliste. Georges Michel, peintre de Montmartre, aime les ciels d'orage, les contrastes d'ombres et de lumières sur la campagne : il est déjà un romantique. Théodore Rousseau, un des maîtres de l'école de Barbizon, est le type même du paysagiste de cette époque ; toute la nature s'exalte sous son pinceau. Corot choisit de préférence l'aube, et l'influence des trois voyages qu'il fit en Italie marque sa peinture d'un cachet classique mêlé à certains aspects romantiques.

Millet, Courbet ne sont pas hostiles à mettre parfois dans leurs œuvres une parcelle de « surnaturel » malgré leur naturalisme. Quant à Granet, c'est un peintre méconnu; plusieurs de ses aquarelles exposées ici marquent un esprit nouveau, précurseur de l'impressionnisme.

Nous terminerons par Eugène Delacroix, dont l'âme hante encore ces murs. Des pièces capitales de son œuvre sont ici montrées au public. Tout homme sensible à la beauté doit visiter ce sanctuaire d'un des plus grands génies français.

MAURICE SÉRULLAZ.

AMITIÉ FRANCO-BRITANNIQUE

L'inauguration en Dordogne d'une stèle commémorant le premier parachutage d'armes et de personnes effectué en 1941 par la R. A. F. a donné lieu à une émouvante manifestation d'amitié franco-britannique.

On reconnaît, de droite à gauche sur notre photographie : M. Yvon Delbos, ministre de l'Education nationale, le général Cochet, le général Vallin, le général commodore de l'Air Pilden et M. Pierre-Bloch, directeur général de la S. N. E. P.

25e ANNIVERSAIRE DE L'AGENCE ELVINGER

L'Agence Elvinger a fêté le mois dernier le 25e anniversaire de sa création : c'est en effet en août 1924 que Francis Elvinger montait à Paris une des toutes premières affaires de conseils de vente et de publicité. Devenue aujourd'hui une des plus importantes agences de France, la maison Elvinger avait réuni pour cet anniversaire tous ses collaborateurs actuels. En même temps elle fêtait amicalement les plus anciens d'entre eux : le secrétaire général, Jean Casel, en fonctions depuis vingt-quatre ans ; René Lafont, chef de publicité depuis vingt-deux ans ; et Charles Bourrouet, chef de studio depuis vingt et un ans.

Une vieille équipe où tout le monde a gardé la foi et l'ardeur de la jeunesse.

ÉCOLE TECHNIQUE DE PUBLICITÉ

Le concours d'entrée en première année des Cours Généraux de l'Ecole de Publicité aura lieu le samedi 8 octobre 1949, à 14 h. 30, au siège de l'Ecole, 24, rue Duperré, Paris (IXe). Les inscriptions y seront reçues les lundis, mardis, mercredis, jeudis de 18 h. 30 à 20 heures, à partir du lundi 3 octobre 1949.

COURRIER MUSICAL

Les festivals d'été s'achèvent à peine que déjà commence la reprise ; ainsi l'année musicale n'aura-t-elle pas connu de relâche.

Nos quatre grandes associations symphoniques ont opéré leur réouverture ; comme il se doit, l'une d'entre elles affiche le rituel cycle Beethoven, tandis que des beethoveniens pianistes donnent la réplique avec l'audition partielle ou intégrale des sonates. N'oublions pas cependant que la rentrée se fait avant tout sous le signe de Chopin. Les Nuits musicales de Paris viennent de donner un second gala de la danse en hommage au grand Polonais; pour le centenaire de la mort du maître l'U. N. E. S. C. O. préside une séance solennelle où sont exécutées des œuvres inédites des compositeurs les plus représentatifs des Nations Unies, vaste monument funéraire à la gloire de Chopin. Les gagnants des grands prix internationaux feront entendre l'essentiel de son œuvre; à l'Université des Annales Bernard Gavoty ne consacre pas moins de quatre séances à sa vie et ses œuvres commentées et s'assure le concours de trois grands pianistes français : Monique de la Bruchollerie, Jean Doyen, Samson François; Cortot, le soir même du centième anniversaire de la mort de Chopin (17 octobre), célébrera son souvenir ; enfin la Radiodiffusion française et les grands postes étrangers préparent tout un ensemble d'importantes émissions et de « Journées Chopin ».

En marge de cette commémoration solennelle le champ reste large encore ; les virtuoses s'annoncent nombreux. Pour le clavier la liste est longue : Braïlowsky, Borovsky, Backhaus, Rubinstein, Kempff, Gieseking ; on nous promet encore une vedette du futur, le jeune Byron Janis, dont toute l'Amérique parle et que l'Europe applaudira bientôt. Pour le violon nous allons retrouver le quatuor hongrois, la Suisse nous envoie Weysenberg, et nous fêterons la rentrée prochaine de Jacques Thibaud, irremplaçable interprète de Mozart. L'art du chant, lui aussi, a sa part : Tito Schipa et la Scala de Milan font la rentrée du « bel canto »; nous retrouverons « les Cosaques du Don » et, plus tard, Mme Flagstaad, inoubliable Isolde.

Les grands chefs reviennent : Furtwængler dirige l'Orchestre philharmonique de Vienne; pour le début de l'an prochain on nous annonce un festival des œuvres de Gerwshin avec le pianiste américain Wild et son compatriote Kelley au pupitre. D'autres manifestations non moins importantes mais plus lointaines nous sont promises : nous en reparlerons.

L. MAURICE-AMOUR.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Les Finlandais éprouvent du plaisir à se réunir, après une journée de travail, pour étudier les poignantes ou chaleureuses mélodies du terroir qui évoquent les heures tristes ou joyeuses de la vie. Le recueil des *Hommes chantants* contient les meilleures de ces pages. Des contemporains les ont habilement harmonisées en leur laissant toute la franchise et la simplicité limpide qui en forment la base et en assurent le caractère pittoresque.

On les connaît trop peu en France. Et l'on ne saurait assez féliciter Mme Greta Fougstedt d'avoir choisi quelques airs folkloriques pour les faire entendre par T. S. F. *Le Bruissement du roseau* qui frémit sous la plume de Sibelius, *les Oiseaux* qui chantent, animés par Nills Eric Fougstedt, et *les Houles* agitées par Kilpinen ont charmé les auditeurs au même titre que la douce *Berceuse* de Leevi Madetoja. L'art de ce pays s'est formé dans la glèbe avant d'être modelé par la main des maîtres.

Il s'est opposé curieusement, à la radio, à quelques instants d'intervalle, aux pièces de clavecin du grand siècle, jouées avec distinction par Pauline Aubert, et dont les accents paraissent plus recherchés, moins spontanés, malgré la précision d'écriture de Dandrieu.

La très moderne *Symphonie pour rire* d'Henriette Roget dénote de la part de son auteur une modestie excessive. Si le premier mouvement, gai, entraînant et bref, en justifie le titre, il n'en est pas de même du suivant, fort émouvant, qui ne prête pas à malice, et de nombreux sans-filistes à l'écoute se sont étonnés de n'avoir pas à classer cette partition parmi les œuvres humoristiques.

W.-L. LANDOWSKI.

CASAQUE BLEUE, TOQUE JAUNE

Célèbre entre toutes par la valeur de ses représentants et justement populaire par sa loyauté sportive traditionnelle, l'écurie du baron Edouard de Rothschild a été reprise à la mort de celui-ci par son fils Guy de Rothschild. Le monde des courses a unanimement applaudi la récente et brillante victoire de son poulain, Ciel étoilé, sur les 3.000 mètres du Prix Royal Oak, épreuve dotée de 2 millions de francs, à Longchamp. C'est la première grande course à l'actif de la casaque bleue depuis la fin de la guerre. On sait que le magnifique élevage du baron de Rothschild avait été dispersé aux quatre coins de l'Allemagne sous l'occupation. Reconstitué en trois ans il relève déjà la tête et se montre, en cette fin de saison, redoutable pour les épreuves classiques de l'automne. Juste récompense d'un bel effort.

L'AVIRON SCOLAIRE

A la veille de la rentrée des classes, la magnifique victoire remportée par la France aux championnats mondiaux universitaires d'aviron attire l'attention sur *l'aviron scolaire*.

Guy Nosbaum et Claude Martin, vainqueurs de la compétition cette année, terminent en effet leurs études secondaires, l'un en « philo », l'autre en « sciences expérimentales ». Venus à l'aviron, d'abord en classe de plein air sous la conduite de leur professeur de gymnastique, ces deux jeunes gens, attirés par les sports de l'eau, ont continué de fréquenter assidûment une société nautique parisienne.

Le chef de nage, Guy Nosbaum, offre un bel exemple des bienfaits d'un sport sain et complet quoique bien souvent injustement méconnu du grand public. Qui pourrait croire en regardant cette photo des jeunes champions que le premier était — voici quatre ans — frappé de polyomyélite et immobilisé durant huit mois !

C. T.

LIVRES DE LUXE FRANÇAIS AU BRÉSIL

Une importante exposition du Livre de luxe français vient de prendre fin à Rio-de-Janeiro, au Musée d'art moderne. Elle avait été organisée par l'Association « Présence des Arts » et par M. Evrard de Rouvre, sous le patronage du ministère de l'Education brésilien et du Centre Brésil-France. Elle était très heureusement complétée par un ensemble de gravures dues à des artistes de l'école de Paris.

LES SPECTACLES

CHATELET
LE SUCCÈS MONDIAL
L'AUBERGE DU CHEVAL BLANC
Version nouvelle et féerique
DE MAURICE LEHMANN
25 tableaux - 200 artistes - 700 costumes
GRANDS BALLETS

ATHÉNÉE. THÉATRE LOUIS JOUVET
Ondine
de JEAN GIRAUDOUX
avec
DOMINIQUE BLANCHAR
LOUIS JOUVET — PIERRE RENOIR
LOCATION OUVERTE de 11 à 18 h.

PIÈCES RECOMMANDÉES
Comédie - Wagram : VOYAGE A 3.
Palais - Royal : LES SURPRISES D'UNE NUIT DE NOCES (fou rire).

MONTPARNASSE - GASTON BATY
Directrice : MARGUERITE JAMOIS
NEIGES
de MARCELLE-MAURETTE et GEORGETTE PAUL
SUPERVISION CHORÉGRAPHIQUE DE
SERGE LIFAR

300e au Th. de LA MADELEINE
de l'immense succès
LES ENFANTS D'ÉDOUARD
avec tous les créateurs

3e LA BRUYÈRE
Tri. 76-99
année de l'irrésistible
BRANQUIGNOL

ATELIER
L'INVITATION AU CHATEAU
JEAN ANOUILH

HOTEL CITY ZURICH
Nouveau !
Chaque chambre avec toilette et w.-c. privés
Prix *à partir de fr.* 11. »
Petit déjeuner *fr.* 2.50
HOTEL GARNI 1re Cl.
PRÈS DE LA GARE
PRINCIPALE
LÖWENSTRASSE 34
Pour réserver les chambres :
Tél. (051) 27 20 55
CITY HOTEL ZURICH